

La revue catholique des idées et des faits

Vers la conquête de l'énergie des mers

Un procès orangiste en 1832

Lyautey

Le flamingantisme : patriotisme belge

Le budget de la ville de New-York pour 1931

Le service des Lettres

Le plan quinquennal peut-il réussir ?

Nabuchodonosor

Georges Claude

Louis Timmermans

Robert Garric

Charles van Renynghe de Voxxvrie

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

Charles d'Ydewalle

Friedrich Muckermann, S. J.

Comte Perovsky

Puisse-t-il être entendu le cri d'alarme poussé par S. Exc. Mgr Coppieters, évêque de Gand! Nul doute que l'épiscopat belge ne fasse le nécessaire. L'Université de Louvain n'a cessé d'être, depuis un siècle, l'objet de sa toute particulière sollicitude et c'est avec une légitime fierté que les catholiques de Belgique peuvent se dire qu'aucun épiscopat national n'a fait, pour la haute culture intellectuelle, ce qu'a réalisé depuis cent ans, à Louvain, celui de leur pays. Louvain finira par se dédoubler complètement en deux universités, l'une française et l'autre flamande. Beaucoup a déjà été fait dans ce sens. Malgré les lourds sacrifices qu'impose pareille réforme et les grandes difficultés qu'elle rencontre, elle aboutira parce que jamais nos pasteurs n'ont hésité devant les décisions que commandaient l'intérêt de l'Église et l'intérêt de la Patrie.

Gand-flamand a détaché, l'année dernière, quelques étudiants de Louvain. Gand-flamand a surtout empêché un certain nombre d'étudiants d'aller à Louvain. Il paraît qu'une active propagande est menée, en pays flamand, pour que les jeunes gens qui viennent de terminer leurs études moyennes aillent, en octobre prochain, à Gand plutôt qu'à Louvain, à l'effet de soutenir la jeune université flamande, et parce qu'à Gand il est possible de faire des études universitaires complètes en flamand.

Le *Standaard* croit même savoir que 95 % des collégiens flamands — en immense majorité des catholiques — débutant à l'université en octobre prochain iraient à Gand... Admettons même que le chiffre soit très exagéré, il reste qu'une bonne partie de la jeunesse catholique flamande ne craint pas de faire passer la préoccupation linguistique et culturelle avant la préoccupation religieuse et de choisir Gand au détriment de Louvain.

L'évêque de Gand, bien placé pour savoir, a dénoncé le mal et a jeté un cri d'alarme qui fera réfléchir, nous ne voulons pas en douter, parents et étudiants. L'Université de Gand, après comme avant sa flandamisation, reste une université neutre, c'est-à-dire anticatholique. Sa fréquentation, interdite sans raisons graves, expose aux plus grands dangers intellectuels. Ce que le jeune homme sortant d'un collège catholique emporte de plus précieuse — sa foi et sa conscience chrétienne — risque de s'y perdre. Trop facilement, depuis la guerre surtout, les parents catholiques n'ont pas craint d'envoyer leurs fils à Gand, à Liège ou même à Bruxelles. Si beaucoup de ces jeunes gens ont heureusement conservé la foi et les mœurs, il est certain, toutefois, que les catastrophes ne se comptent plus. A Bruxelles, surtout, nombreux sont ceux que les leçons reçues, et l'ambiance universitaire, conduisirent plus ou moins rapidement à l'indifférence religieuse, voire à l'hostilité déclarée.

Certes, les considérations matérielles ont leur importance et on comprend que des parents chrétiens, soucieux de procurer un enseignement universitaire à leurs fils — mais obligés, par les circonstances, à limiter le plus possible les sacrifices que pareil enseignement impose — soient tentés, quand ils habitent à proximité d'une université autre que l'Université de Louvain, d'y envoyer leurs enfants, comptant bien que la vie familiale contrebalancera ce que l'université pourrait exercer d'influence antireligieuse. Quelle funeste erreur que la leur, car fréquenter les universités de Gand, de Liège ou de Bruxelles, c'est vivre pendant des années

dans l'occasion prochaine de perdre sa foi! Mais, même si leurs fils restent catholiques, leur formation intellectuelle, l'air qu'ils respirent pendant leurs études universitaires sont acatholiques et donc plus ou moins anticatholiques, et il leur manquera toujours — les exceptions confirment la règle — ce sens catholique, cette sensibilité intellectuelle catholique, qui ne s'acquiert que dans une atmosphère catholique.

Voilà que le nationalisme flamand — le romantisme linguistique, racique et culturel qui travaille la Flandre — risque de détourner de Louvain de nombreuses jeunes intelligences catholiques et de les exposer aux dangers d'une formation intellectuelle supérieure neutre. L'évêque de Gand met le doigt sur la plaie. A tous ceux qui, en pays flamand, disposent de quelque influence par la parole ou par la plume de faire écho à ses avertissements. Nous souhaitons ardemment que l'Université flamande de Gand réussisse, mais qu'elle réussisse avec aussi peu d'étudiants catholiques que possible! On voudra bien reconnaître que, dans tout ce que nous avons écrit ici, pendant des années, sur Gand-flamand, nous n'avons cessé de dire et de répéter que la flandamisation de cette université n'intéressait pas *directement* les catholiques, puisqu'il leur est interdit de fréquenter les universités neutres. En Belgique la place de tout étudiant catholique est à Louvain!

Journaux catholiques flamands, revues flamandes, et surtout prédicateurs flamands, il est de votre devoir de rappeler à la jeunesse égarée par les passions régnautes, qu'aucune considération « flamande » ne saurait justifier la fréquentation de Gand-flamand par un étudiant catholique flamand. Louvain est déjà dédoublé en bonne partie. Les évêques ont certainement la volonté de compléter l'université flamande catholique aussi vite que possible et sans doute Mgr de Gand n'aura-t-il pas manqué, dans la réunion annuelle de l'épiscopat belge qui s'est tenue cette semaine à Malines, de plaider encore la cause d'un dédoublement urgent. Mais le souci d'éviter à leur foi catholique de dangereuses tentations, impose aux étudiants flamands l'*impérieux* devoir de s'inscrire à l'université catholique, malgré qu'elle ne soit pas encore tout à fait flamande, plutôt qu'à l'université neutre, bien que flandame.

L'avenir de Louvain, si intimement lié à l'avenir de l'Église de Belgique et donc au sort même de la Patrie, demande aussi que de jeunes intellectuels catholiques se forment aux carrières scientifiques et fournissent le très grand effort que requiert la préparation à une carrière professorale universitaire. La Flandre est en ébullition, mais que de forces gaspillées et perdues dans une agitation stérile! Le peuple flamand, la renaissance flamande, ont le plus grand besoin de jeunes savants flamands.

Quant aux ressources, que nos vénérés Evêques ne craignent pas de faire un pressant appel à la générosité catholique. Il est devenu tellement évident que le mouvement flamand enrichit la Belgique, et avant tout la Belgique catholique, que la nécessité d'une Université flamande catholique ne fait plus de doute pour personne. Catholiques, il faut que nous aidions Louvain à rester notre cerveau et notre cœur, toujours mieux adapté aux exigences de notre vie nationale; Louvain, la citadelle de la Foi dans notre Patrie et la plus belle université catholique du monde!

Vers la conquête de l'énergie des mers⁽¹⁾

Je voudrais, avant tout, vous présenter mes excuses. Je sais quel privilège est pour un conférencier le contact de ces auditeurs du Conservatoire des Arts et Métiers, si pleins à la fois d'enthousiasme pour la science et d'amour pour notre cher pays.

Voilà pourtant dix-sept ans que je les néglige! La dernière fois que j'ai parlé ici, en effet, c'était à propos d'air liquide, et quelques mois à peine nous séparaient des tragiques événements dont notre civilisation n'est pas encore remise — et dont elle est peut-être en train de mourir...

Si je remonte beaucoup plus loin encore dans le passé de cette maison, j'y trouve un autre souvenir bien fait pour m'émouvoir. Parmi les auditeurs qui se pressaient ici aux environs de 1850 à la parole des Pouillet, des général Morin, des Payen, un jeune instituteur, venu du fond des Vosges pour alourdir son bagage scientifique, se distinguait bientôt au point d'être l'un de vos plus brillants lauréats. Ce jeune instituteur, c'était celui à qui je dois le meilleur de ma formation scientifique et intellectuelle, mon père. Raison de plus, n'est-ce pas, pour rendre décidément inexcusable mon silence de dix-sept années. Mais vous savez quels esclaves, hélas! l'industrie fait de ceux qu'elle agrippe — et c'est encore bien pire quand la manie de l'invention les talonne, par surcroît.

Vous savez que cette fois, c'est à Cuba que ladite manie m'a expédié. Non pas, comme on l'a dit, pour y capter la force des vagues ou des marées, car nous avons chez nous ce qui se fait de mieux en ce genre, mais pour y tirer parti d'un des faits les plus curieux de la physique du globe. Vous devinez que je parle de ce phénomène qui, dans les mers tropicales, par la collaboration vraiment paradoxale du soleil et des pôles, maintient une différence de températures importante et quasi invariable entre les eaux superficielles, chauffées par le soleil entre 25 et 30°, et les eaux profondes, qu'une lente circulation sous-marine venant des pôles maintient aux environs du point de congélation de l'eau, soit 4 à 5° par 1,000 mètres de fond.

Comment utiliser ce fait? Car il n'y a pas de doute, n'est-ce pas, qu'on peut l'utiliser. Le principe de Carnot nous l'apprend: il nous affirme qu'avec cette différence de températures on peut produire du travail. Seulement, il ne dit pas si, pratiquement, l'opération sera bénéficiaire, si, même étant bénéficiaire, le jeu « en vaudrait la chandelle ». Or, il n'y a eu à peu près qu'un cri parmi les techniciens pour dire que non et non, pour affirmer que j'étais fou. Cet aimable compliment ne m'a jamais impressionné beaucoup au cours de ma carrière: il devait d'autant moins m'inquiéter pour cette fois que si vraiment il me fallait aller à Charenton, ce serait du moins dans la compagnie très appréciable de mon ami Boucherot, qui, vous le savez, s'est embarqué sur le même bateau.

Eh bien, pour utiliser ce fait, il nous a suffi de nous rappeler que l'eau, comme tout liquide, bout à une température d'autant plus basse qu'est plus petite la pression qu'elle supporte. Ce fait étant à la base de notre système, il importe de le bien comprendre, et, heureusement, ça n'est pas difficile.

Sous l'effet de la pression atmosphérique, de cette pression qui charge d'un formidable poids de 1,000 kilogrammes chaque mètre carré de l'eau d'une chaudière, les bulles de vapeur qui constituent le phénomène de l'ébullition ne peuvent naturellement se former et grossir en surmontant cette pression, que si on leur donne la force élastique nécessaire pour vaincre cette pression, et vous savez qu'il faut pour cela chauffer l'eau à 100 degrés;

de sorte que sous la pression atmosphérique, l'eau bout à 100 degrés. Mais si on diminue la pression qui pèse sur cette eau en pompant l'air de la chaudière, c'est-à-dire en y faisant le vide, vous comprenez bien que les bulles de vapeur n'auront plus besoin d'autant de force élastique pour vaincre cette pression ainsi diminuée, de sorte que l'ébullition se produira à une température d'autant plus basse que le vide sera plus grand. Avec un très bon vide on arrive même à faire bouillir la glace ou, du moins, un mélange d'eau et de glace, de sorte qu'au risque de méduser ceux qui ont la petitesse d'esprit de croire que l'eau bouillante est forcément brûlante, si vous tombez dans cette eau bouillante-là, au lieu d'y être brûlé vif, vous y attraperez une bonne fluxion de poitrine.

Et alors, vous comprenez que ce n'est qu'un jeu de faire bouillir, non pas de l'eau glacée, mais l'eau relativement très chaude de la surface des mers tropicales.

Le ballon de gauche A (fig. 1) contient de l'eau tiède à 30 degrés, pour remplacer l'eau de surface des mers tropicales. Le ballon de droite B contient de la glace, pour remplacer l'eau froide du fond des mers. Les deux ballons sont reliés par un robinet R et par un tube T contenant un flot de rubans. Par la tubulure F nous faisons le vide dans cet ensemble à l'aide de cette pompe. Si maintenant j'ouvre le robinet R pour faire communiquer les deux ballons, l'eau tiède va se mettre à bouillir sous l'effet du vide, et vous verrez qu'elle y va de tout cœur, si j'ose dire, et non pas à regret comme vous pourriez le croire, ses vapeurs allant à mesure se condenser dans la glace en produisant dans le tube T un violent courant gazeux que révèle l'agitation du flot de rubans.

Supposez qu'à la place du flot de rubans je mette une turbine, cette turbine tournera et donnera la force motrice.

Eh bien, dans la pratique, nous ne faisons pas autre chose pour faire bouillir l'eau chaude de la mer cubaine, sauf qu'au lieu de condenser ses vapeurs dans la glace, nous les condenserons dans l'eau très froide venue des profondeurs. Voici (fig. 2) un schéma de réalisation pratique.

Un tube T plonge dans l'eau tiède de surface du récipient A et se termine 10 mètres plus haut dans un récipient clos M, du bas duquel part un autre tube T₁, qui va à un second vase B contenant aussi de l'eau à un niveau inférieur. Par le tube F, faisons le vide dans M. Poussée par la pression atmosphérique, l'eau tiède de A monte de 10 mètres dans T; elle pénètre donc dans M et, s'y trouvant dans le vide, se met à bouillir, et ce avec violence, comme vous le savez maintenant, en une sorte d'explosion, chaque goutte, point capital, apportant avec elle sa provision de chaleur, sans qu'aucune laborieuse transmission de chaleur à travers une paroi de chaudière soit nécessaire, donc quelque sale que puisse être cette eau de surface, la vapeur produite allant se condenser en N, comme on va le voir, à mesure de sa production.

Mais pour bouillir, l'eau a besoin, comme vous savez, d'une quantité de chaleur énorme, plus de 600 calories par kilogramme de vapeur formée. Il lui faut prendre cette chaleur-là où elle est... comme disent nos députés à propos d'autre chose!

Donc, l'eau qui se vaporise doit puiser cette chaleur dans l'eau qui ne se vaporise pas. Cette dernière se refroidit donc, son ébullition ne peut donc persister, et s'épuise au contraire du coup en cette explosion initiale. L'eau ainsi épuisée redescend par le tube T₁ grâce à la différence de niveau entre A et B (qui peut être remplacée par une pompe dans la colonne T) et est remplacée par de nouvelles quantités d'eau tiède, et ainsi de suite. En sorte que, grâce à cette circulation, l'ébullition persistera tant qu'il y

(1) Conférence faite au Conservatoire national des Arts et Métiers à Paris.

aura dans la mer de l'eau chaude pour produire la vapeur et de l'eau froide pour la condenser dans un système barométrique analogue N. Or, de l'eau dans la mer, il y en aura vraisemblablement plus longtemps que de la houille dans les houillères ou du pétrole dans les champs du Mexique ou du Vénézuéla.

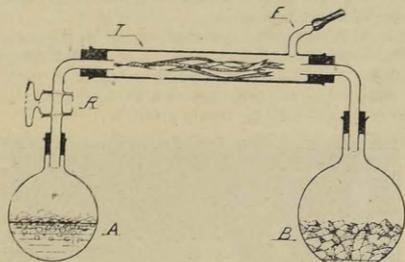


Fig. 1. — Expérience expliquant le procédé Claude-Bucherot.

En résumé, une première chambre barométrique où sous l'action du vide l'eau tiède de surface bout violemment et continuellement, une seconde chambre où la vapeur produite dans la première va se condenser au contact de l'eau froide du fond, cette vapeur se précipitant à travers le canal de communication à une vitesse considérable comme vous le montrait tout à l'heure le flot de rubans. Eh bien, répétons-le, si dans cet ouragan on place une turbine, cette turbine tournera et donnera de la force motrice.

C'est tout. Seulement, on prétendait que c'était tout, en effet ; que cette force motrice serait insignifiante, bien inférieure à celle nécessaire pour pomper l'eau froide, pomper l'eau chaude, extraire les gaz dissous. Or, nous avons démontré que bien loin d'être d'une application précaire et tirée par les cheveux, la vapeur ainsi produite paraît avoir été créée et mise au monde pour actionner des turbines ; il est aisé de calculer que, malgré la faiblesse extrême de la différence de pressions entre la chaudière et le condenseur, soit 0.02 atmosphère, la légèreté de cette vapeur lui permet de circuler entre eux à une vitesse de 4 à 500 mètres par seconde, vitesse justement capable d'imprimer à la plus simple des turbines, celle à une seule roue, la vitesse optimum très favorable de 200 à 250 mètres-seconde. Et le travail produit est si considérable qu'il équivaut à faire tomber l'eau tiède employée pour produire la vapeur d'une hauteur de 100 mètres, bien supérieure à celle des chutes du Niagara, et de 75 mètres toutes défalcatons faites du travail de pompage de l'eau et d'extraction des gaz. On verra tout à l'heure que mes résultats de Matanzas confirment ces espérances et permettent de compter, avec un écart de températures de 24 degrés, sur une puissance brute de 650 kilowatts par mètre cube d'eau froide par seconde. Si bas qu'il soit tombé en dégringolant ainsi dans les micropressions, l'auteur des hyperpressions n'a donc pas à rougir d'être tombé si bas, tant il est vrai qu'il y a à faire dans tous les compartiments de la science.

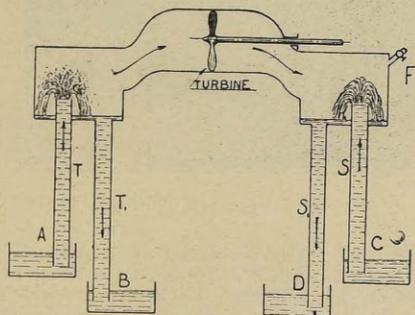


Fig. 2. — Schéma de réalisation pratique du procédé Claude-Bucherot.

Dans ces conditions-là, ne vous étonnez plus de mon mépris actuel pour les marées, pour ces pauvres marées qui, même dans les parages entre tous privilégiés du Mont Saint-Michel, ne peuvent donner au plus et avec quelle déplorable irrégularité, que le travail

moyen de 3 mètres de chute, 3 mètres au lieu de 75 ! Il est vrai que le Mont Saint-Michel n'est pas à Cuba...

On remarquera ici que si l'eau froide du fond arrivait directement du tuyau de remontée dans le condenseur, en raison de l'énorme masse en mouvement dans le tuyau, elle pourrait produire des coups de béliers formidables à chaque variation de régime.

Nous avons donc imaginé de faire aboutir le tuyau dans un puits (fig 3) placé à côté ou au-dessous de l'usine et dans lequel plonge la colonne barométrique d'eau froide munie de sa pompe de réglage. Ainsi, les variations de régime se traduiraient simplement

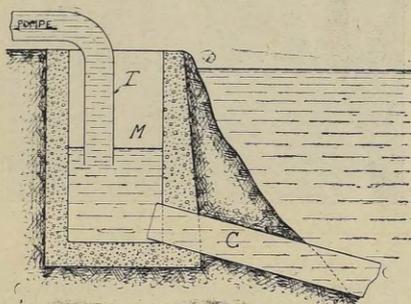


Fig. 3. — La conduite sous-marine C aboutit à un puits M dans lequel un tube T muni d'une pompe vient puiser l'eau froide.

par des variations de niveau dans ce puits. Lorsque le régime est établi, le niveau dans le puits est, bien entendu, inférieur au niveau de la mer, la dépression étant due pour une part à l'excès de densité de la colonne d'eau froide dans le tube et, pour le reste, à la perte de charge, et c'est cette dépression qui entretient la montée de l'eau du fond. De mes essais de Matanzas, il résulte que dans les grandes installations futures, la somme de ces deux effets sera une dépression totale de 2^m50 au maximum. Ainsi n'y aura-t-il à pomper l'eau froide qu'à 2^m50 au-dessous du niveau de la mer et non pas à 1,000 mètres comme l'annonçaient de distingués spécialistes qui n'avaient oublié, ceux-là, que le principe des vases communicants.

D'ailleurs, comme vous savez, on en a dit sur notre compte de toutes les couleurs. Au sujet, par exemple, de cette même remontée de l'eau froide, M. Drosne a imaginé que : l'eau de surface, plus légère, descendrait dans les profondeurs au mépris des lois de la pesanteur pour venir s'engouffrer dans notre tuyau, qui ne remonterait ainsi que de l'eau chaude, de sorte que dans mon malheur,

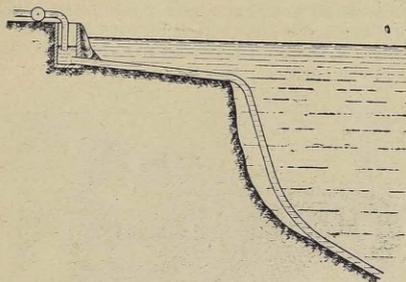


Fig. 4. — Le puits d'eau froide. Le tube et la falaise sous-marine.

j'aurais ainsi l'honneur de perturber profondément tout à la fois les lois de la gravité — ce qui doit être particulièrement grave — et la distribution des températures dans la mer. Si l'on considère pourtant qu'avec son diamètre de 10 mètres, le tuyau de ma prochaine installation de 25,000 kilowatts remontera tout en gros de 1,000 mètres, en un an, 2 modestes kilomètres cubes d'eau, 2 gouttes de l'océan immense — car l'homme est bien petit en face de la Nature — et que, par suite, l'eau de surface, à supposer qu'elle voulût bien descendre, mettrait des mois à parvenir au bout du tube, on doit admettre qu'elle y arriverait froide, même si M. Drosne avait raison...

Un point important et sur lequel je désire insister ici, est qu'en raison de la faiblesse extrême de la pression de la vapeur motrice, il faut naturellement, pour obtenir les résultats précédemment indiqués, perdre le moins possible de cette pression en pertes de charge sur le parcours de la vapeur. Perdre 0,01 ou 0,02 atmo-



Fig. 4bis. — Vue de l'usine.

sphère serait insignifiant dans toute autre application connue de la vapeur à la production de la force motrice : ce serait *inadmissible* ici, puisque cela représenterait la presque totalité de la différence de pressions disponible.

Il semble pourtant d'autant plus difficile d'éviter cette perte que les volumes de vapeur débitée pour une puissance donnée sont ici *formidables*, du fait à la fois de la très faible pression,

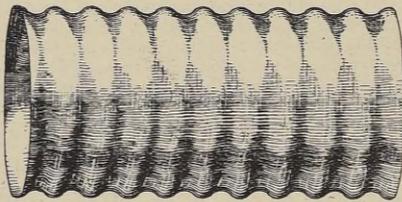


Fig. 5. — Tuyau en tôle ondulée.

1 kilogramme de vapeur occupant au moins 30 mètres cubes, et de la faible efficacité de cette vapeur, dont il faut, par conséquent, des torrents pour faire la moindre quantité d'énergie.

Nous avons pensé pourtant que comme il arrive souvent, le mal porte en soi son remède. Cette faiblesse même de la différence entre la pression motrice et la pression au condenseur, soit environ 0,02 d'atmosphère, permet, en effet, de placer la chaudière, la

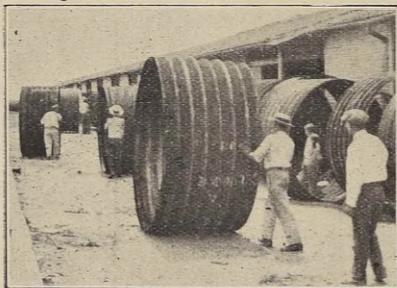


Fig. 5bis. — Manutention des viroles en tôle expédiées de France.

turbine et le condenseur dans une enceinte unique supportant la pression atmosphérique, en les séparant simplement entre eux par de minces parois; on supprime donc purement et simplement les canalisations intermédiaires, ainsi que la perte de pressions qu'elles entraîneraient.

Outre ce gain de pression, on conçoit quelle simplification énorme cette considération peut apporter dans les dispositions et dans le coût de l'usine.

Si l'on doit se préoccuper de tirer le plus possible de l'énergie de la vapeur, on doit avoir un égal souci de réduire au minimum les dépenses d'énergie nécessaires.

De ces dépenses, les plus importantes sont les dépenses de pompage de l'eau froide et de l'eau chaude. Elles sont faciles à calculer connaissant les valeurs de la dépression dans le puits que j'ai indiquées tout à l'heure : on peut les évaluer pour la pratique, à moins de 20 % de l'énergie totale produite.

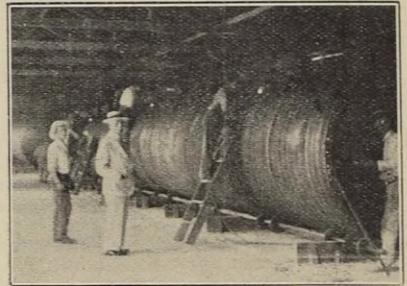


Fig. 6. — Fabrication par soudure autogène des éléments de tube de 22 mètres

Si on ajoute pour l'extraction des gaz dissous non pas 400 % de l'énergie produite comme on l'a généreusement prétendu, mais 7 % comme je l'ai montré, nous arrivons à un total de 25 % pour l'énergie dépensée. Il en résulte que les 3/4 de l'énergie fournie par la turbine, sans doute les 4/5 dans les grandes stations *resteront disponibles*, soit 500 kilowatts nets par mètre cube par seconde, possibilité magnifique qui ouvre à l'industrie humaine, la source d'énergie la plus formidable qui soit encore à sa disposition. Hélas! sera-ce un bien pour elle? On peut douter de tout à cette époque où tout ce qui pourrait servir au bien de l'humanité se tourne bientôt contre elle...

On sait comment j'ai réussi à confirmer tous les principes qui viennent d'être exposés en construisant à mes frais, mais avec la précieuse collaboration de mes amis d'Ougrée, une installation dans laquelle une turbine à vapeur a pu développer une puissance brute de 60 kilowatts, sous l'effet de deux courants d'eau de

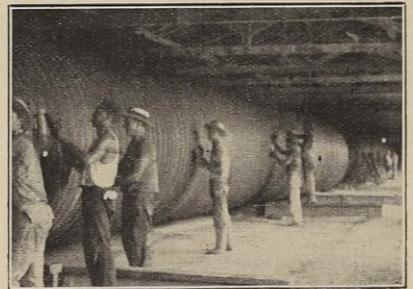


Fig. 7. — Peinture d'un élément.

200 litres/seconde, chacun présentant un écart de température de 20 degrés. L'eau froide était puisée dans la Meuse, l'eau tiède était l'eau de refroidissement des hauts fourneaux d'Ougrée. Restait à voir si le problème d'aller chercher l'eau froide au fond de la mer était aussi chimérique qu'on voulait bien me le dire, et si, chose plus intéressante, de grosses difficultés, par exemple la formation de mousses abondantes pendant l'ébullition — en raison de la viscosité de l'eau de mer — ne se révéleraient pas comme de graves obstacles.

Cette fois, je dus prier mes amis français, belges, américains, de m'aider; déjà mis en confiance par le succès d'Ougrée, ils

n'hésitèrent pas à me donner l'argent et la *carte blanche* que je leur demandais pour une entreprise aussi aventureuse. J'ai été d'autant plus touché de cette confiance que les essais que j'avais conçus, je dois y insister, étaient d'une échelle et d'un prix qui pouvaient paraître bien disproportionnés au but à atteindre.

Par exemple, on ne sait pas encore construire de grandes turbines fonctionnant sous de si faibles pressions. Il faudrait donc me contenter de ma turbine d'Ougrée, seulement capable de 50 kilowatts sous 20 degrés. Cependant, un tuyau très gros, très coûteux, serait nécessaire pour alimenter cette petite turbine. En effet, il serait évidemment bien inutile d'aller chercher l'eau froide au fond des

en relation par un tube convenable avec les eaux profondes. La nécessité de trouver ces eaux profondes à peu de distance des côtes me fit choisir Cuba, où j'eus d'ailleurs la satisfaction d'être chaleureusement accueilli.

Dès la fin de 1928, la recherche d'un emplacement convenable

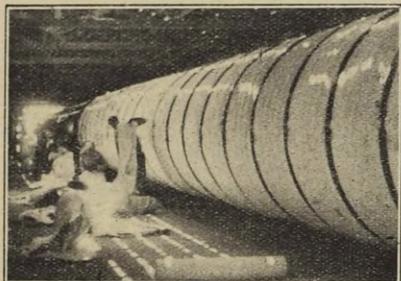


Fig. 8. — Calorifugeage des tubes.

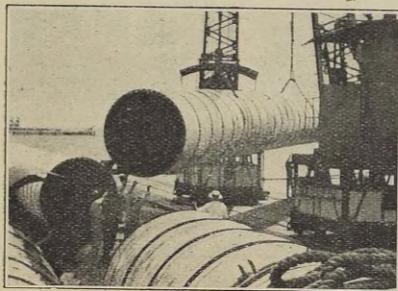


Fig. 10. — Manœuvre des tubes au Quai de la Munson Line.

pour l'usine, entreprise par mon yacht *Jamaica*, me procure bientôt une première déception, ma déception numéro 1 : j'en ai eu assez pour avoir le droit de les numéroter. Je veux parler de la présence, qui paraît très générale autour de l'île, d'une haute falaise sous-

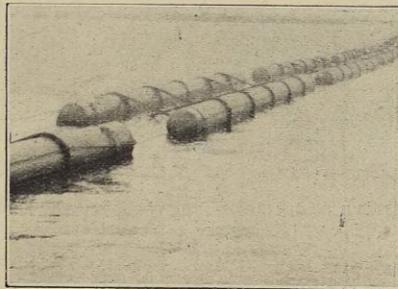


Fig. 11. — Construction d'une estacade protectrice.

abîmes, si elle devait arriver chaude à la surface. Or, si le tuyau avait seulement les dimensions requises pour alimenter la turbine, soit 50 ou 60 centimètres de diamètre, on ne pourrait pas l'isoler, le calorifuger assez pour éviter le presque complet réchauffement de l'eau durant son ascension. En outre, les pertes de charge seraient prohibitives. D'où la nécessité d'employer un tube de 2 mètres de diamètre et de 2 kilomètres de long, pesant 400 tonnes, avec des pompes capables de son débit total, dix fois trop fort pour la turbine, de telle sorte que les *neuf dixièmes* de l'eau remontée à grands frais devraient être aussitôt rejetés à la mer, et c'est seulement à ce prix que je pourrais limiter à 1 ou 2 degrés la perte de température.

Pour ces raisons et d'autres du même ordre, mon usine d'expériences était condamnée dès avant sa naissance — et je n'ai pas manqué de le dire l'année dernière, dans la conférence que j'ai faite à l'Ecole Polytechnique, sous la présidence de l'éminent

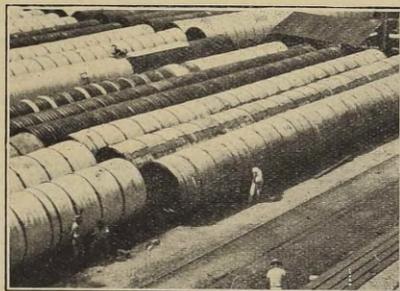


Fig. 9. — Parc aux tubes, Quai de la Munson Line

marine qui, à 2 ou 300 mètres de la côte et à 20 ou 40 mètres au-dessous de la surface, s'enfonce quasi verticalement de 100 ou 200 mètres. Le tube, au lieu de pouvoir reposer dans toute sa longueur, comme je l'espérais, sur le fond de la mer assez généra-

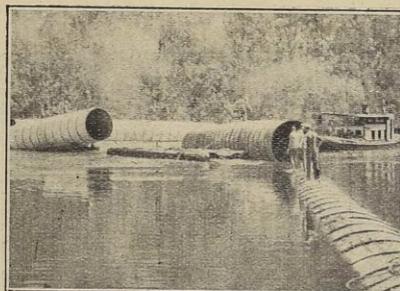


Fig. 12. — Transport sur flotteurs et déchargement des éléments de tube au Rio Canimar.

et regretté M. Rateau — elle était condamnée, dis-je, à dépenser beaucoup plus d'énergie qu'elle n'en produirait jamais et à provoquer ainsi la joie de ceux qui ne comprendront jamais qu'il y a tels cas où il peut être éminemment intéressant de dépenser 100 kilowatts pour en produire 25.

Telles furent, pourtant, les conditions dans lesquelles mes amis acceptèrent de m'aider, sans aucun espoir de succès industriel immédiat, et c'est dans ce seul but que mes collaborateurs et moi avons eu à trimer plutôt dur pendant deux années.

Il s'agissait, dès lors, pour moi, de transporter mon installation d'Ougrée à un point des côtes tropicales où je pourrais la mettre

lement fort régulier, devra donc plonger du bord de la falaise dans l'abîme (fig. 4), à la manière d'une immense arche flottante, et les difficultés de réalisation vont s'en trouver de beaucoup augmentées.

D'un autre côté, ma préoccupation d'éviter au tube la poussée

inconnue des courants sous-marins, très à craindre sur ces côtes que balaie le Gulf Stream, cette préoccupation me conduit à fixer l'emplacement de l'usine dans la baie de Matanzas, à 100 kilo-



Fig. 13. — Jonctionnement des éléments flottants par des scaphandriers.

mètres à l'est de la Havane, bien que la profondeur y soit regrettablement faible, inférieure à 700 mètres à l'endroit choisi.

L'emplacement ainsi fixé, l'usine (fig. 4bis), le puits d'eau froide où devra aboutir la conduite sous-marine et la tranchée de protection de celle-ci sont exécutés dans la première moitié de 1929. Pendant ce temps, à Matanzas même, commence la fabrica-

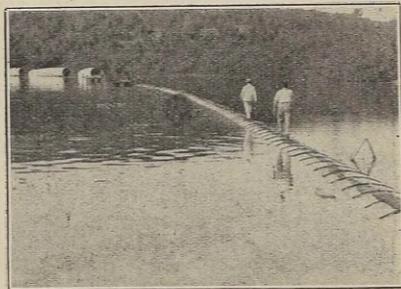


Fig. 14. — Vue du tube flottant à la surface du Rio Canimar.

tion du tube. Ce tube devant reposer sur le fond de la mer doit épouser sa forme; il aura donc l'échine très souple — en quoi d'ailleurs, il ne me ressemblera pas. Devant, d'autre part, travailler sous une dépression de 2 ou 3 mètres, comme je vous l'ai montré tout à l'heure, il devra donc présenter une grande résistance à l'écrasement. Ces deux conditions en apparence

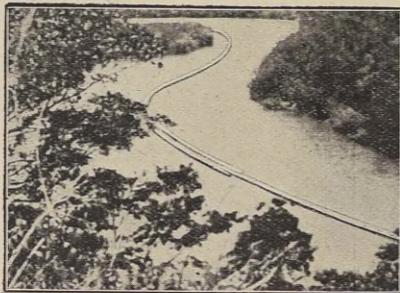


Fig. 15. — Tube flottant à la surface du Rio Canimar, vu du haut des falaises.

contradictoires, grande flexibilité longitudinale, grande résistance à l'écrasement ont été conciliées en constituant le tube en tôle ondulée (fig. 5) à la façon des fûts de carbure de calcium. Les éléments expédiés de France par la *Soudure autogène française*,

sous la forme de cylindre de 2 mètres de diamètre et de 3 mètres environ de long (fig. 5bis) sont assemblés à Matanzas par soudure autogène en éléments de 22 mètres de long. Travail considérable puisqu'il s'agit de réaliser une canalisation de 2 mètres de diamètre et 2 kilomètres de long pesant plus de 400 tonnes.

Ce travail est exécuté dans les bâtiments de la Douane de Matanzas, aimablement mis à notre disposition par le gouvernement (fig. 6, 7, 8). Les éléments de 22 mètres à mesure de leur terminaison sont transportés à Wharf de la Munson Line (fig. 9), deux kilomètres plus loin, s'accumulant à cette place en attendant le montage du tube dans les eaux de la baie (fig. 10).

Ces éléments, en effet, devaient être assemblés entre eux dans l'eau par brides et joints de caoutchouc, maintenus à la surface par des flotteurs, le tube terminé devant être ensuite remorqué vers l'usine, distante de 8 kilomètres, pour y être immergé.

Je comptais donc faire ce montage en vitesse, au dernier moment, dans ces eaux du fond de la baie, dont on m'avait vanté la tranquillité durant la belle saison.

Un jour, ces eaux si calmes se fâchèrent et envoyèrent au fond quelques centaines de mètres de mon tube.

Il fallait trouver autre chose. Ce fut une gigantesque estacade (fig. 11) composée de doubles flotteurs d'acier destinés à briser l'agitation superficielle des eaux. Derrière cette barrière, semblait-il, le jonctionnement des éléments pourrait s'effectuer tranquillement. Hélas! en dépit d'une amélioration notable, un autre accès de colère des eaux de la baie vint me convaincre qu'il n'y avait rien à faire dans cette voie, et ce second échec ne manqua pas de m'affecter profondément; car la mauvaise saison, la saison

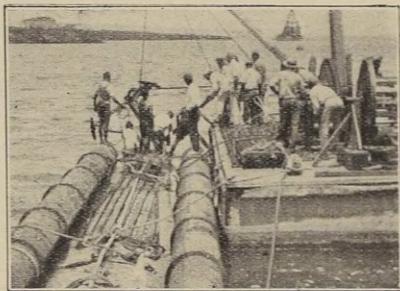


Fig. 16. — La tête de la conduite est amenée à l'embouchure de la rivière.

des cyclones approchait à grands pas, et les cyclones ne plaisaient pas à Cuba. Que faire!

Or, à quelques kilomètres de là, sur la rive orientale de la baie, débouche une rivière importante, le rio Canimar. J'eus l'idée de monter le tube à toute vitesse dans les eaux du rio, avant l'arrivée de la mauvaise saison et à l'abri des flots, des flots marins tout

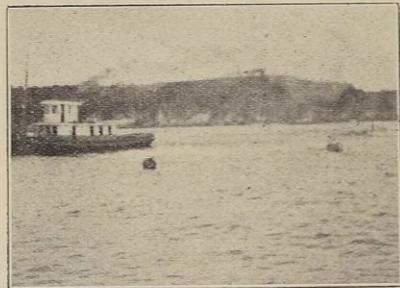


Fig. 17. — Sous la traction d'un puissant remorqueur, le tube pénètre dans la mer. (On voit à l'arrière du remorqueur, les flotteurs et les signaux de la tête du tube.)

au moins, assez en amont de la rivière, en effet, pour que l'agitation marine ne s'y fit pas sentir. Les méandres de la rivière sont très

accentués, mais je ne m'en inquiétai pas, sûr que la flexibilité de mon tuyau ondulé lui permettrait de s'inscrire aisément dans les dites sinuosités — et vous verrez que l'événement me donna raison sur ce point. Mais il fallut tout d'abord draguer la barre de sable fermant l'entrée de la rivière, large de 250 mètres; il fallut ensuite transporter les tubes en caravane à travers la baie large de 6 kilomètres, sous la crainte perpétuelle de leur naufrage en cas de mauvais temps, à l'aide de flotteurs d'acier spécialement construits, — et effectivement, il en naufragea quelques-uns — puis décharger ces immenses morceaux de tubes dans les eaux du rio par des moyens d'abord primitifs, puis plus perfectionnés (fig. 12). Il fallut enfin que des scaphandriers connectent, réunissent par brides et joints de caoutchouc tous les éléments immergés (fig. 13), réalisant ainsi, de proche en proche, un immense train flottant à la surface de la rivière (fig. 14 et 15).

Cet énorme travail, grâce au dévouement de mon personnel, fut exécuté en moins de deux mois parmi les pires difficultés. Si, en effet, nous n'avions plus à craindre l'agitation des flots, nous étions, en revanche, à la discrétion des courants de marée montant ou descendant le cours de la rivière, et de ceux encore plus violents causés par les orages torrentiels qui, *chaque après-midi*, trempaient jusqu'aux os les travailleurs. Continuellement, les amarres se rompaient sous les efforts localisés et constamment changeants de ces courants. Plusieurs fois, arrivant dans la rivière à la point du jour, nous avions la rage de voir 3 ou 400 mètres de tube échoués sur une rive durant la nuit, et il fallait des jours pour les remettre à flot. Finalement, je me vis obligé de fixer le tube au milieu de la rivière en l'amarant solidement à d'énormes

Or, précisément, deux jours plus tard, les flots s'enflèrent et à l'annonce de quatre jours de temps encore pire, il me fallut donner précipitamment le signal du départ. Déjà presque toutes

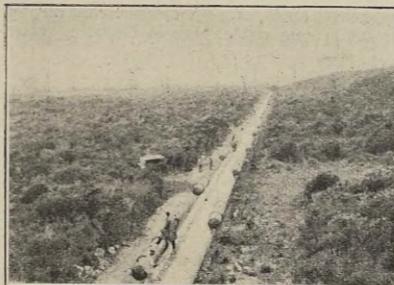


Fig. 20. — Vue du tuyau sur la voie de lancement.

les 40 amarres qui immobilisaient le tube avaient été détachées quand je dus, à ma consternation, constater que — soit indolence, mauvaise volonté, incompréhension, je ne sais, mais en tout cas, catastrophe, — des dix remorqueurs qui devaient guider le tube dans le milieu de la rivière, quatre manquaient à l'appel!

Devant une telle disgrâce, j'avais déjà donné l'ordre de réamarrer

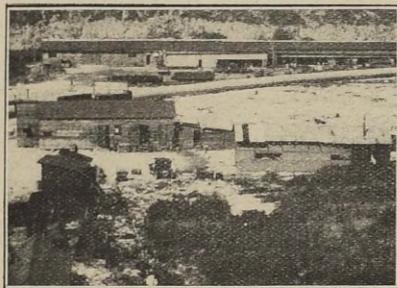


Fig. 18. — Vue des ateliers de construction du 2° tube.

blocs de béton coulés au fond de place en place.

Tout de même le tube se termina : le 28 août 1920, il fut tiré heureusement, à l'aide d'un cabestan jusqu'à amener sa tête à la bouche même du Canimar (fig. 16) de manière à le dégager le plus possible des méandres du rio et n'avoir plus qu'à le remorquer, qu'à s'élancer à travers la mer au moment opportun, en direction

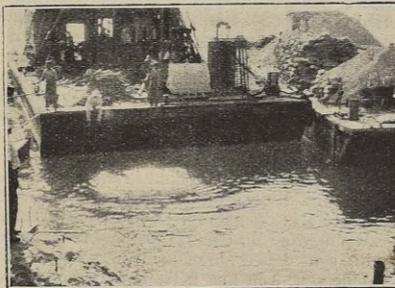


Fig. 21. — Construction du mur du puits et cimentage de la tranchée de protection.

quand on vint m'avertir que les quelques amarres restantes se rompaient sous la force du courant et que certaines parties du tube se jetaient à la rive. De gré ou de force, il fallait partir, et, déjà sûr du désastre, je donnai le signal.

L'opération, cependant, commençait admirablement : sous la traction d'un remorqueur de haute mer, l'immense serpent se

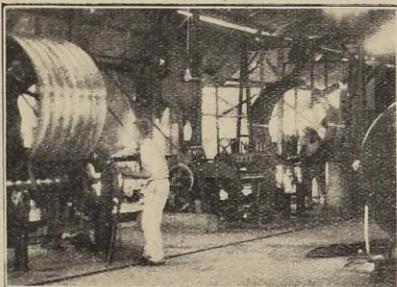


Fig. 19. — Machine à onduler les tôles du tube n° 2.

de l'usine, distante de 7 kilomètres, où il serait immergé. Mais, à partir de ce moment, sa tête étant maintenant en contact avec la mer, celle-ci redevenait l'ennemi redoutable, capable de disloquer les premiers éléments du tube au premier coup de vent du nord.

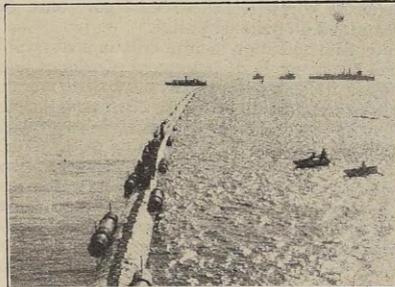


Fig. 22. — Mise à l'eau du tuyau n° 2.

mettait en mouvement. Déjà la tête du tube avait pénétré largement dans la mer (fig. 17), quand, ne pouvant vaincre la mauvaise direction initiale, la partie médiane du tube vint à s'échouer sur la partie non draguée de la barre à l'embouchure du rio : l'arrière

du tube, continuant son mouvement par la vitesse acquise et par l'action du courant, se pliait en *accordéon*, se détériorant gravement en son milieu. Nos efforts, cependant, durant cette nuit d'angoisse, réussissaient à libérer le tube en profitant de la marée, et quelques heures après, aux premières lueurs du jour, il flottait tout entier sur la mer agitée. Mais la blessure reçue dans le rio

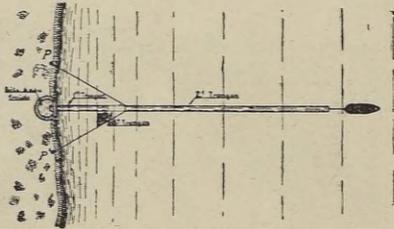


Fig. 23. — Mise en position correcte du tube par traction sur les câbles d'arrière.

faisait son œuvre, et 2 kilomètres plus loin disparaissait par 500 mètres de fond le fruit de tant d'efforts...

Désastre! oui, sans doute... Mais le désastre, c'est le passé et ce qui importe seulement, c'est l'avenir : ce qui importe, c'est que ledit échec ne touche en rien l'exactitude de nos idées; seuls ont failli quelques moyens de réalisation — mais j'ai gagné dans la bataille beaucoup d'expérience. Seule pourrait me retenir d'entreprendre une nouvelle tentative la question d'argent — car mes crédits sont dépassés. Et, en entêté que je suis, je décide alors qu'une nouvelle tentative sera faite, et que je la prendrai à ma charge, au cas où elle se terminerait par un nouvel échec.

L'enseignement essentiel que vient de me livrer cette dure expérience, c'est évidemment la nécessité absolue d'éviter au futur tube l'action prolongée des eaux en mouvement, de renoncer à ces montages interminables à la surface des eaux traitresses, mer ou rivière.

Et une idée très simple m'est donnée à cet effet par l'ingénieur Vasquez, mis à ma disposition par le gouvernement cubain. Nous monterons cette fois complètement le nouveau tube à l'aide de chariots, sur une voie de chemin de fer établie près de l'usine, où il attendra, sans danger, le moment favorable, et d'où il pourra être tiré rapidement à la mer à l'aide de cabestans et de remorqueurs, à la première certitude de beau temps.

Sous la direction dévouée de mon collaborateur Daimé, la fabrication du tube numéro 2 commence dans les premiers jours de mars 1930, dans de grands ateliers établis au voisinage même de l'usine (fig. 18, 19, 20). Cette fois, le tube est construit entièrement sur place, à partir de feuilles de tôle *Armco* de 3 millimètres d'épaisseur, roulées, ondulées, soudées, calorifugées, pendant que la voie de 2 kilomètres et les moyens de lancement se réalisent sous la direction de M. Vasquez.

Le 8 juin, un premier tronçon de 150 mètres du tube est mis à la mer et submergé avec un plein succès dans la tranchée de protection, longue de 50 mètres, l'extrémité côté terre de ce tronçon reposant au fond du puits de l'usine.

Cette première opération montre brillamment combien supérieur au premier est ce mode de lancement. Quelques jours plus tard, le puits d'eau froide est fermé par une épaisse muraille de ciment et la tranchée remplie de béton (fig. 21), pour soustraire le tube, dans ces eaux peu profondes, à l'agitation superficielle.

Le 25 juin, le morceau principal, long de 1,750 mètres, préalablement amené sur la voie jusqu'au voisinage de la mer, est tiré à son tour sans difficulté (fig. 22) et amené automatiquement par les remorqueurs à sa position exacte dans le prolongement du premier tronçon, en le raidissant sur deux câbles de longueur convenable amarrés obliquement à la rive de part et d'autre du tube en deux points, PP' (fig. 23), synodiques par rapport au puits.

Déjà le succès paraît certain, puisque le tube est en place et qu'il ne reste plus qu'à l'immerger; quand, au lieu d'effectuer cette immersion de la côte vers le large, comme il était prévu, pour que le tube se pose progressivement sur le fond de plus en plus profond, quelques travailleurs, contre leurs ordres écrits, ont la stupidité de provoquer l'enfoncement anticipé et foudroyant de la tête du tube qui plonge ainsi vers les grandes profondeurs.

De ce fait, un effort énorme s'exerce sur les câbles d'amarrage à la côte; leurs attaches se rompent et le second tube part à toute vitesse rejoindre le premier...

Moins entraîné aux misères de l'invention, j'aurais pu, cette fois, me sentir très découragé; mais une longue pratique m'a appris jusqu'à quel point la persévérance et l'obstination sont des vertus majeures en ce domaine, peut-être les plus indispensables à l'inventeur. Je puis attester que quasi en toute mon œuvre, liquéfaction de l'air, synthèse de l'ammoniaque, éclairage au néon, j'ai ignoré le succès immédiat; maintes fois j'y ai connu le doute et le découragement; il est bien évident que si j'avais cédé à la première épreuve, jamais je n'aurais rien produit.

C'eût donc été renier tout mon passé si, sur une simple stupidité de manœuvre, j'avais lâché pied, en dépit d'une technique infiniment supérieure à celle de l'an passé, en dépit de ce que tout annonçait que le succès était proche.

Je décidai donc sur-le-champ qu'un tube numéro 3 serait fabriqué en deux mois et immergé avant la mauvaise saison — ce qui put seulement se faire grâce au dévouement vraiment exceptionnel de mon bon collaborateur Daimé; — et il me suffit d'apporter quelques petites modifications au programme précédent pour éviter une autre fausse manœuvre. D'ailleurs, cette fois, le gouvernement se chargeait d'assurer la police de l'opération, me donnant le concours du croiseur *Cuba* et de l'armée.

De fait, ce troisième tube n'a pas eu d'histoire. Fabriqué dans le très court délai que j'ai dit, il fut tiré à la mer le 7 septembre sous les ordres de M. Vasquez, puis, raidi par les remorqueurs sur les deux câbles flottants d'amarrage, il vint se placer, comme le précédent, à sa position correcte, dans le prolongement du tronçon de 150 mètres; enfin, sous ma direction, s'effectua, avec le même succès, l'immersion correcte et progressive du tube depuis la côte jusqu'à la haute mer, grâce à l'admission progressive de l'eau dans ses flotteurs.

La partie très flexible et extensible M du tube (fig. 24), faite pour ce motif en accordéon, destinée à se plier au bord de la falaise sous-marine, venait reposer très correctement à la place choisie, les deux câbles d'acier qui courent d'un bord à l'autre du tube unissant cette partie à la portion T du tube qui descend de l'arête

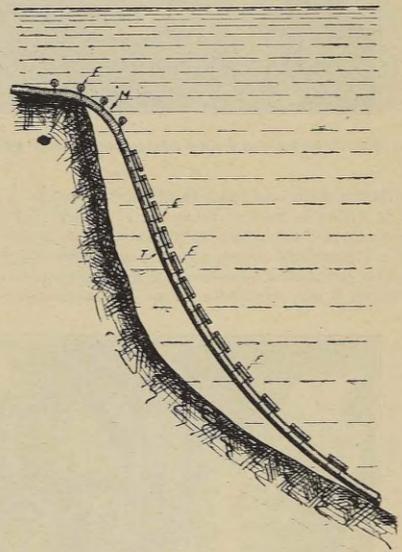


Fig. 24. — Le dispositif en accordéon à l'arête de la falaise sous-marine et le tube suspendu dans l'abîme par les flotteurs. (Les câbles de renfort ne sont pas indiqués.)

de la falaise, soutenue en outre dans l'abîme à l'aide de flotteurs permanents à air comprimé FF.

De son côté, l'extrémité de terre du grand tube B (fig. 23) venait se poser sur le fond à distance prévue de 22 mètres de l'extrémité correspondante du tronçon de 150 mètres A, et la

connexion des deux extrémités par l'intermédiaire d'un troisième tronçon de longueur convenable pouvait se faire sans difficulté par scaphandriers quelques jours après à cette profondeur de 18 mètres.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, vous allez voir combien j'avais raison tout à l'heure de soutenir que l'entêtement est la meilleure vertu de l'inventeur — à condition, bien entendu, qu'il s'appuie sur une idée rationnelle et sur un personnel dévoué. Si je m'étais découragé à la première ou à la seconde tentative, il ne serait resté de cet effort que le souvenir grotesque d'une tentative déraisonnable — et je vous prie de croire qu'on l'eût assaisonné! Au contraire, il a suffi que je m'acharne jusqu'à la fin pour qu'aussitôt se développent sans efforts toutes nos prévisions.

Le jour même de la connexion du tube à la côte, la puissante pompe Rateau du puits était mise en mouvement au débit de 4,000 mètres cube à l'heure : bientôt, j'avais la joie de voir l'eau du puits se refroidir pour atteindre finalement 13 degrés C., bon résultat puisque la température du niveau de l'extrémité profonde du tube doit être aux environs de 11 degrés. Ainsi disparaissaient mes craintes sur l'état du tube au fond de la mer.

Quelques jours après, une épreuve excellente d'ébullition dans le vide dissipait à leur tour mes craintes de voir se produire des mousses abondantes dans cette ébullition. En réalité, l'eau de mer paraît se comporter à cet égard tout aussi bien que l'eau douce.

Enfin, la turbine, que par raison de prudence je n'avais pas voulu mettre en place dans ce premier essai, crainte de la démolir par lesdites mousses, pouvait être placée à son tour et donnait une puissance progressivement améliorée jusqu'à 22 kilowatts.

Or, ces 22 kilowatts ont été obtenus avec un cinquième seulement de l'eau remontée, un écart de température anormalement faible, soit 14 degrés, et une turbine de très faible puissance et marchant très au-dessous de sa vitesse et de sa charge de régime. Cela signifie, tel quel, sans tenir compte d'aucun perfectionnement : 330 kilowatts bruts ou 260 kilowatts nets par mètre cube d'eau froide par seconde sous 24 degrés, écart de températures existant la plus grande partie de l'année sur la côte sud de Cuba. Or, j'ai montré que la puissance de ce genre d'usines doit croître comme le carré de la différence de températures et le carré de 24 est triple du carré de 14.

Compte tenu maintenant des rendements infiniment meilleurs d'appareils puissants et de tous les perfectionnements qu'on peut imaginer, on pourra, je le répète, obtenir dans les usines puissantes de l'avenir au moins 500 kilowatts nets par mètre cube d'eau froide par seconde. Prévision magnifique, encore une fois, et conforme à nos meilleures espérances.

En outre, point capital, nos réflexions et le fruit de mon expérience m'ont amené à penser qu'il n'y aura pas de difficultés graves dans la réalisation de ces usines, et que celles-ci coûteront moins cher que les usines hydrauliques les plus favorisées, soit moins de 2,000 francs par kilowatts pour les usines puissantes.

Il est d'ailleurs dans mes intentions de faire une fois de plus sur ce point la preuve de mes affirmations, en réalisant dans le sud de Cuba aussitôt que j'aurai pu en réunir les moyens, une première usine de 25,000 kilowatts, dont le coût sera déjà inférieur à 80 millions de francs, ce qui n'est pas beaucoup en ce genre d'exercice.

Tel fut ce travail de Cuba qui n'a été, somme toute, qu'une vaste expérience de laboratoire destinée à déterminer les éléments des stations d'énergie de l'avenir, et qui, en outre, m'a définitivement convaincu d'une vérité que je recommandais aux chercheurs enclins à se décourager trop vite, et que malgré sa forme triviale, je voudrais voir inscrire au fronton de nos laboratoires : « L'habit du succès est fait de beaucoup de vestes »!

GEORGES CLAUDE,
Membre de l'Institut de France.

Un procès orangiste en 1832

Un historien belge du milieu du siècle dernier estime que l'adversaire le plus sérieux de la Révolution de 1830 fut le parti orangiste (1). Ce jugement, comme tous ceux qui présentent un caractère outrancier, prête à discussion; il est certain cependant que l'orangisme fut, pour le jeune royaume, une source de sérieuses difficultés qui ne prirent fin qu'en 1842, avec la liquidation du parti. Sa force résidait principalement dans la situation sociale de ses membres. Il groupait, en effet, quasi toute la noblesse, qui regrettait une Cour où elle avait été bien accueillie, et la haute bourgeoisie, qui souffrait de voir l'industrie, si prospère sous le règne de Guillaume, périlcliter chaque jour davantage.

Aussi la tactique de la presse orangiste fut-elle d'insister le plus possible sur la crise économique consécutive à la Révolution. « Une grande faillite, dont les ramifications s'étendront au loin, est sur le point d'éclater », écrivait *Le Lynx*, en janvier 1832; et ce journal ajoutait avec une apparente satisfaction : « Ce ne sont plus les chants patriotiques qui se font entendre (2) ». Ou encore, en conclusion d'un long article sur le chômage dans l'industrie charbonnière : « Je m'abstiendrai de toute réflexion. Elles sont inutiles et déplacées lorsqu'on peut objecter à ces braves gens qu'en compensation du travail justement salarié qui leur manque, ils ont la liberté en tout et pour tous (3) ». Quant à l'*Organe de l'industrie et du commerce*, il ironisait impitoyablement : « Pourquoi le peuple irait-il perdre son temps dans les ateliers? Ne lui faut-il pas tout son temps pour faire son éducation politique? Si entre-temps ses enfants demandent du pain, on leur répond comme Sganarelle : Donne-leur le fouet. C'est aussi l'avis de l'Angleterre (4) ».

À côté des industriels et des commerçants, on trouvait, dans ce parti, bon nombre d'officiers supérieurs; qu'on se souvienne des conspirations de mars 1831, de la trahison de Daine et de la conspiration dite des paniers percés, avec le général baron Vander-smissen.

S'y rencontraient enfin des bourgeois éclairés, fils du philosophique XVIII^e siècle, qui regrettaient la politique anticatholique du roi de Hollande et voyaient avec dépit le clergé reprendre, au moyen de la constitution libérale, une influence que, depuis 1790, le pouvoir civil n'avait cessé de lui disputer.

Mais la force du parti orangiste faisait aussi sa faiblesse. S'il avait pour lui l'intelligence et l'argent, il n'avait pas l'opinion publique. Etat-major sans troupes, il ne pouvait compter ni sur le peuple, ni sur les officiers subalternes, ni sur les soldats. D'où, dans tout le pays, une dualité qui ne cessera que le jour où la rupture entre catholiques et libéraux et l'impossibilité, pour les orangistes, de réaliser leur programme, permettront à ces derniers d'entrer en masse dans les cadres du parti libéral. Déjà en février 1832, soit neuf ans avant la dernière conspiration, on pouvait lire dans *Le Lynx* : « Deux partis en Belgique, quand nous serons définitivement constitués et reconnus, devront nécessairement s'entendre et le gouvernement se réunir à eux; ce sont les partis libéral et orangiste. Sans cette fusion, qui est dans la nature des choses, le pays n'est plus que le second tome de l'Espagne ou du Portugal (5) ».

En attendant cette entente nécessaire, le parti orangiste combattait le nouveau régime par tous les moyens; et, comme il était composé uniquement de bourgeois, il préférait le plus intellectuel, qui est la plume. Chacune des grandes villes avait son organe. Bruxelles avait *Le Lynx*, Liège, *L'Industrie*; Anvers, *Le Journal du commerce*; Gand, *Le Messenger*. Parfois les polémiques engendraient des bagarres et même des émeutes, mais cela n'arrivait guère souvent. Les journaux de Bruxelles et de Liège n'étaient pas assez extrémistes pour exciter souvent la populace; pour des révolutionnaires, ils manifestaient parfois une sagesse déconcertante. Ainsi, après un incident grave, *Le Lynx* remarquait avec beaucoup de sérénité qu'« assommer ceux qui ne sont pas de son opinion à soi est une conduite qui offre tous les caractères du

(1) P. A. HUYBRECHT : *Histoire politique et militaire de la Belgique*, 1830-31. Bruxelles, 1856, p. 37.

(2) *Le Lynx*, 19 janvier 1832.

(3) id., 23 janvier 1832.

(4) *L'Organe de l'Industrie et du Commerce*, 2 mai 1832.

(5) *Le Lynx*, 3 février 1832.

patriotisme (1) ». Mais à Anvers et surtout à Gand, on ne se contentait pas d'une opposition aussi académique. Mieux soutenue par l'opinion, la presse de ces deux villes se montrait très violente, malgré l'état de siège qui avait été proclamé respectivement par le colonel Buzen et le général Niellon.

* * *

Comme on sait, ce ne fut ni une armée belge, ni une garde bourgeoise, qui chassa l'armée que le prince Frédéric des Pays-Bas avait conduite dans la capitale, mais le peuple de Bruxelles. Comme armes, il employait tout ustensile capable de blesser et qui était à portée de sa main. Comme effectifs, des volontaires qui s'étaient engagés soit par ambition, soit par patriotisme, soit encore par simple goût de l'agitation.

Charles Niellon était de ces derniers. Né en France, le 15 février 1795, il s'était enrôlé dans l'infanterie légère à l'âge de dix-sept ans. Fait prisonnier en Allemagne, il rentra dans ses foyers à la chute de l'Empire, avec les galons de sergent-major. Il reprit du service au retour de l'île d'Elbe, fut blessé à Waterloo et déserta trois mois plus tard. Réparé comme volontaire en 1816, il déserta de nouveau en 1817 : impliqué dans un complot bonapartiste, il n'avait dû son salut qu'à la fuite. Il vécut à Constantinople, puis vint à Bruxelles, où il fut successivement marchand de vin, littérateur, acteur au théâtre du Parc, publiciste à *La Minerve*. Qu'avait-il à perdre dans la mêlée de 1830 ? Rien, ou presque rien. A gagner ? Au moins une chose : la satisfaction de ses instincts tumultueux.

De ce côté, il ne fut pas déçu. Après quelques jours de service au poste de bourgeois armés de la rue de la Fiancée, le voilà élu capitaine du poste de la rue de l'Ecuyer. Puis, d'Hoogvorst le choisit comme aide de camp. Fondateur d'un corps franc, il s'en va faire plusieurs reconnaissances à Louvain. Après quoi, son premier enthousiasme refroidi, il va se reposer à Valenciennes. Mal reçu à son retour, il force l'attention par sa bouillante activité et, au bout de quelques jours, se fait octroyer le grade de colonel. On l'envoie en Campine ; Lierre se rend sans difficulté et, le 30 octobre 1830, l'ex-acteur au théâtre royal est nommé général de brigade. Vraiment, il est des aventures qui réussissent ! Pendant la campagne des Dix-Jours, il tient en échec l'armée du prince d'Orange, en dépit des ordres et contre toute raison. Dès lors, l'imagination théâtrale de Niellon prend feu. Il devient de plus en plus indépendant, n'obéit pas à son supérieur le général Tieken de Terhove, voit partout des conspirations orangistes et, quand il dénonce avec vigueur cette « organisation diabolique », s'étonne de voir sa prose accueillie avec froideur.

En septembre 1831, le Roi lui confie le gouvernement militaire des deux Flandres et le commandement d'une armée de vingt-deux mille hommes. « Mon nouveau poste était important, difficile, et même dangereux politiquement parlant, dit Niellon dans ses *Mémoires*. Si l'orangisme fut réduit à l'impuissance en ce qui regardait l'aide à fournir à une nouvelle invasion armée, il n'en fut pas de même pour la consolidation de l'ordre intérieur. A Gand surtout, les résistances et les menées occultes entravaient la marche de l'administration et empêchaient à dessein la tranquillité de renaître (2). »

Le gouverneur militaire ne manquait pas de courage, mais toute habileté politique lui faisait défaut. Ses nombreuses escarmouches avec les orangistes ne se terminaient pas toujours à son avantage. L'affaire Stéven, que nous exposons ci-dessous, montre comment, faute d'esprit politique et de formation juridique, il s'exposait à la légère aux attaques de ses ennemis. Ceux-ci fouillaient sa vie privée, exhumaient ses erreurs de jeunesse, allaient jusqu'à inventer des délits, et le général Niellon dégoûté de tant de déboires profita d'un incident secondaire pour demander et obtenir, en janvier 1833, sa mise en disponibilité. Quelques jours auparavant, M. de Brouckère, ministre de la Guerre, à qui il avait confié ses intentions, lui proposa d'écrire ses *Mémoires* : « Cela sera curieux ; je serai de moitié si vous voulez, moi qui sais aussi bien que vous ce que c'est que la reconnaissance des peuples et des rois » (3). En 1837, Niellon obtint la grande naturalisation. Il mena une vie

(1) *Id.*, 6 janvier 1832.

(2) *Histoire des événements militaires et des conspirations orangistes de la Révolution en Belgique, de 1830 à 1833*, rédigée d'après les « *Mémoires* » du général Niellon, avec pièces justificatives à l'appui, Bruxelles, 1868, p. 280.

(3) *Ibidem*, p. 326.

assez agitée jusqu'en 1871, date de sa mort (4). Trois ans plus tôt, il avait publié des *Mémoires* en tout point indignes de la haute situation qu'il avait occupée.

* * *

Le 21 octobre 1831, une grave mesure fut prise pour empêcher tout défaitisme à Gand, la citadelle de l'orangisme ; après une longue conférence avec les autorités administratives et judiciaires et sur le conseil, sinon sur l'ordre du gouvernement, le général Niellon déclarait la ville en état de siège.

Les circonstances expliquaient cette mesure. La veille, le Parlement avait commencé, au milieu de la plus vive émotion, la discussion du traité des XXIV articles. Les troupes du roi de Hollande s'approchaient de notre frontière et, comme l'armistice conclu entre les deux armées, qui aurait dû prendre fin le 10 octobre, n'avait été prolongé que de quinze jours, on craignait une nouvelle invasion. Du côté belge, on annonçait aussi d'importants mouvements militaires.

Mais les orangistes voyaient dans l'état de siège un moyen de défense politique ; ils craignaient de voir s'évanouir toute possibilité de restauration ; on comprend que leur colère ait été grande. Le général Niellon fut bafoué tant et plus. Un journal liégeois, *L'Industrie*, fit paraître un article ironique, amer et pittoresque : « *Recette pour mettre une ville en état de siège*. Vous prenez soixante cocardes oranges ; vous en prendriez même cent que l'opération n'en marcherait que mieux ; vous les mettez dans la poche d'un sergent de principes non suspects, faisant sa ronde ; ce brave les sèmera, à des distances soigneusement égales. Elles seront ramassées par le sergent d'une autre escouade, remise à l'autorité compétente, moyennant quoi vous avez soixante prétextes pour mettre une ville en état de siège ; un par cocarde... Elle étant ce principe à toutes les villes et places fortes, on finirait par mettre bien *légalement*, bien *constitutionnellement*, le royaume entier en état de siège » (1).

A Gand cependant, l'agitation et les troubles ne cessaient pas et presque chaque jour des personnes se faisaient arrêter pour cris séditions. Avant d'agir plus sévèrement, le général Niellon s'efforça d'user de persuasion. Le 6 janvier 1832, il fit mander devant lui plusieurs notables, coupables d'opinions « opposées au système révolutionnaire ». Il les engagea à se rallier fidèlement à un ordre de choses qui ne peut plus changer. Ces messieurs lui répondirent de façon assez narquoise qu'il n'avaient pas coopéré aux excès commis en ville et qu'ils étaient satisfaits d'apprendre qu'ils ne se renouvelleraient plus. A M. Stéven, éditeur du *Messageur*, le général reprocha « la virulence de sa feuille et le bruit (*sic*) d'après lequel lui ou ses rédacteurs seraient salariés par le roi des Pays-Bas ». M. Stéven montra au général « toute la bassesse et la noirceur de pareilles impostures » (2).

Une semaine plus tard, l'éditeur était arrêté et conduit à la citadelle, pendant que son imprimerie était cernée par la police et qu'on y faisait des perquisitions. Le *Belge*, journal libéral et ministériel, raconte que cette arrestation fut faite avec assez peu de civilité (3) ; mais après une intervention du bourgmestre de Gand, auquel le général Niellon déclara n'avoir agi que par ordre supérieur, M. Stéven n'eut qu'à se louer des égards qu'on lui témoigna à la citadelle.

Peu après cette arrestation, le gouverneur militaire prit une nouvelle mesure, datée du 17 janvier, qui, si elle pouvait paraître nécessaire, ne semblait pas plus que la première dans l'esprit de la Constitution. En vertu d'un décret impérial de 1811, exhumé pour la circonstance, il décida qu'aucun journal, pamphlet ou périodique, ne pourrait paraître sans son autorisation. Le *Messageur de Gand*, qui refusa de se soumettre, vit ses locaux envahis par la police. « Lorsqu'on se plaint à l'autorité militaire de l'illégalité de sa conduite, elle répondit qu'elle tenait ses ordres du Roi et qu'elle les exécuterait. C'est ainsi qu'on prostitue le nom du monarque (4). »

Ces mesures de rigueur décidèrent la régence de Gand à intervenir. Elle dénonça au Roi l'arrestation illégale de M. Stéven et demanda modification de l'acte du 21 octobre 1831, déclarant la ville en état de siège.

(1) Pour plus de détails sur le général Niellon, voir L. LECONTE : « Un homme de la Révolution, le général Niellon », la *Revue générale*, 15 mars 1929, et Bruges, Desclée.

(2) *Le Messageur de Gand*, 8 janvier 1832.

(3) *Le Belge*, 17 janvier 1832.

(4) *Le Lynx*, 12 janvier 1832.

La réponse ne se fit guère attendre. Le 22 janvier, le général Niellon fit publier un édit portant que les journaux et périodiques pouvaient être imprimés comme par le passé, à condition que les éditeurs fassent connaître leurs nom et adresse; mais il ajoutait que les délits de presse continueraient à être jugés par le conseil de guerre. Le procès Stéven devenait un procès de tendance.

* * *

Quels furent, devant ces multiples incidents, les réflexes de l'opinion publique? Il suffit de parcourir les journaux du temps pour se rendre compte de l'impopularité radicale que suscitèrent les mesures prises par le général Niellon.

Il existait à Gand un quotidien catholique, *Le Journal des Flandres*, habituellement favorable au ministère. Voici la façon dont il commente les événements : « Il y a peu de temps que cet arrêté a été pris et déjà il a mis tout le royaume en émoi... L'état de siège peut se maintenir en vertu des lois militaires; il peut s'étendre jusque sur le seuil de la Constitution; là, il doit expirer. Eh quoi! dit-on, vous voulez sacrifier le salut de la patrie à l'inflexibilité d'un principe? Non, ce puritanisme n'entre pas dans notre manière de voir; nous aussi nous admettons la maxime : *Salus populi suprema lex*. Mais il y a trois mois que la situation n'a pas changé à Gand. Pourquoi soudain ces ordonnances contraires à l'article 130 de la Constitution : *La Constitution ne peut être suspendue ni en tout ni en partie?* » (1).

Les feuilles libérales ne ménageaient pas non plus le gouverneur militaire. *Le Belge* surtout se montrait d'une violence particulière. Au début, il avait manifesté quelque hésitation, se demandant si le cas de M. Stéven constituait un délit d'opinion ou une trahison (2). Mais dès le lendemain, quand il eut pris connaissance de l'arrêté du 17 janvier, il attaqua Niellon avec une sévère énergie : « Notre devoir, notre conscience nous obligent de protester contre la mesure prise par M. le général Niellon, car la Constitution, les principes libéraux ne sont pas pour nous de vains mots, comme ils le sont devenus pour tant d'hommes depuis que la Révolution les a élevés aux honneurs et au pouvoir. Or, que porte la Constitution? *La presse est libre, la censure ne pourra jamais être établie.* (Art. 181.) Vainement invoque-t-on je ne sais quel décret de l'Empire. Qu'a de commun le régime constitutionnel sous lequel nous vivons avec le despotisme de l'Empire? » (3).

Mais le journal qui apporte les meilleurs arguments contre les lois d'exception fut *Le Lynx*. Chaque jour, une nouvelle raison juridique venait anéantir les arguments du gouverneur militaire. Ce fut d'abord une longue explication de l'article invoqué du décret de 1811, explication tendant à prouver, chez le général Niellon, une erreur d'interprétation. Ensuite la feuille orangiste plaquait l'illégalité de la mise en état de siège militaire et tentait de ridiculiser l'état de siège politique, qui « a été inventé ou du moins mis libéralement en œuvre par le Directoire, gouvernement faible et corrompu, et par conséquent violent » (4).

Toutes ces discussions juridiques étaient heureusement saupoudrées d'ironie, car la feuille orangiste, dans ses polémiques, ne négligeait jamais aucune arme. A M. de Muelenaere qui avait essayé de justifier la mesure en disant que la ville de Gand ne se trouve qu'à trois lieues du territoire ennemi, *Le Lynx* répond : « Excellent moyen de préparer les esprits à la suspension de la Constitution sur tous les points d'un royaume dont on fait le tour en tilbury » (5). Et après le second arrêté de Niellon, il annonce que « le brave général vient de battre en retraite » et, tout en exprimant sa demi-satisfaction, craint que le public ne s'en contente.

Alors il sera démontré qu'il faut respecter l'article de la Constitution qui défend la censure, mais que les articles qui garantissent la liberté individuelle et la séparation des juridictions peuvent être impunément violés. Nous aurons la liberté de la presse avec les commissions militaires pour juger les écrivains (6).

Le général Niellon, avons-nous dit, était un homme de peu de sens politique et de beaucoup de courage. Nullement étourdi par le déluge d'arguments qu'amassait la presse belge, il fit ce qu'il aurait fait tout homme de son tempérament : il fit face, envers

et contre tout, sans voir où il allait. Un vrai chef, convaincu ou non de la justesse de ses actes, se serait tu. Mais Niellon, ancien acteur, descendit dans l'arène et, comme on l'attaquait par la plume, il répondit par la plume. Malheureusement pour lui, l'*Article justificatif* qu'il fit paraître dans le *Journal des Flandres* a une allure de plaidoirie; bien plus, de mauvaise plaidoirie; il y a là du pathos, du sentiment et de belles phrases : aucun argument. « Depuis trois mois révolus, la ville de Gand est en état de siège. Si cet état est inconstitutionnel, pourquoi les journaux n'ont-ils pas réclamé plus tôt? Pourquoi les Chambres sont-elles restées muettes? Pourquoi, si l'état de siège est légal, si les Chambres, le gouvernement, la Belgique entière l'ont sanctionné par une approbation tacite au moins, pourquoi dénier aujourd'hui, et tout à coup, et à grand bruit, les conséquences d'un ordre de choses qu'on a longtemps approuvé en principe (1) »?

Précisément, la question n'était pas là. Sauf les orangistes, personne ne niait l'utilité de la mise en état de siège. Mais où le gouverneur et les juristes n'étaient plus d'accord, c'était sur le pouvoir qu'une telle mesure confère à l'autorité militaire. L'état de siège supprime-t-il, pour les délits de presse, la juridiction civile? Non, disaient quasi tous les Belges, car la Constitution ne peut être suspendue ni en tout ni en partie. Quant à Niellon, il ne se posait même pas la question; dans son esprit, les deux mesures étaient absolument liées; il ne lui venait pas à l'idée d'envisager l'hypothèse contraire. C'est qu'il était Français et bonapartiste; il n'avait pas, pour le pacte fondamental, le respect que les Belges lui ont toujours témoigné au cours de leur histoire.

Dans la suite de son article, le gouverneur militaire quittait le terrain juridique, qui lui était par trop étranger, pour le terrain politique et personnel. Déclarant que pour mater les orangistes, il fallait bien sortir de la légalité, qu'il se méfiait, au surplus, « d'une justice que tant d'acquittements ont rendue douteuse », l'auteur de l'*Article justificatif* rappelait qu'avant de prendre des mesures exceptionnelles, il avait épuisé tous les moyens de conciliation. « Ces messieurs ont voulu pousser les choses à l'extrême, espérant tirer parti de cette extrémité même. Que la responsabilité des événements retombe donc sur eux seuls qui les ont obstinément voulus (2) ! »

Après une telle conclusion, le général Niellon se sentit peut-être l'âme apaisée. Mais sa réponse ne résolvait pas la question de droit : Dans quelle mesure la constitution de 1830 limitait-elle les fâcheuses conséquences de l'état de siège (3)?

LOUIS TIMMERMANS.

Lyautey⁽⁴⁾

Un dimanche à l'école des Postes en 1874. Saint-Cyriens et Polytechniciens réunis fraternisent pour entendre ce jour-là l'apôtre dont la voix retentit depuis trois ans et rappelle aux Français leur devoir social : le capitaine Albert de Mun. Il est là devant eux, « dans tout l'éclat de sa jeunesse, de son uniforme, de sa conviction et de son incomparable séduction », il est là et il leur raconte son histoire, cette grande histoire de la guerre, de la captivité à Aix-la-Chapelle, de cet atroce lendemain de la guerre : la Commune. Il dit, avec, dans la voix, cette âpre émotion qui force la confiance et ébranle le cœur, le tragique malentendu qui divise les Français : se connaît-on? a-t-on fait litière des préjugés qui séparent les classes? « Dans ce drame tragique, n'y a-t-il pas eu beaucoup de notre faute à nous les dirigeants? Comme ces gens nous méconnaissent! Comme surtout nous les ignorons! Avons-nous su leur parler? N'aurions-nous pu en allant vers eux à temps conjurer la catastrophe? » A cet appel, de Mun a répondu,

(1) *Le Journal des Flandres*, 23 janvier 1832.

(2) *Le Belge*, 19 janvier 1832.

(3) *Id.*, 20 janvier 1832.

(4) *Le Lynx*, 24 janvier 1832.

(5) *Id.*, 23 janvier 1832.

(6) *Id.*, 25 janvier 1832.

(1) *Le Journal des Flandres*, 22 janvier 1832.

(2) *Idem*.

(3) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

(4) Cet article doit beaucoup au magnifique livre d'André Maurois *Lyautey* (Plon), et aux *Lettres de Jeunesse* du Maréchal Lyautey (Grasset):

il parcourt les faubourgs de Paris et de la France entière, il organise les cercles ouvriers, il crie à cette jeunesse qui l'écoute avec passion sa vocation sociale.

Et voici que, pendant qu'il parle, cette vocation en fait peu à peu lever une autre dans un cœur enthousiaste : parmi les jeunes Saint-Cyriens de première année qui l'écoutent, Hubert Lyautey est là, frémissant. Il suit de Mun dans le récit de cette grande expérience, lui aussi veut se donner, lui aussi a horreur des préjugés qui séparent et des conventions qui séparent et qui opposent : c'est la vérité qu'il entend, et dans son rêve ardent il voit la jeunesse du pays fraternellement réconciliée, les barrières rompues, et chacun plus riche dans cet échange des cœurs. Il se donne. C'est l'aube d'une grande vocation humaine et chrétienne... Le dimanche suivant il va avec deux de ses amis offrir à de Mun sa bonne volonté, sa collaboration : ce qu'il faut faire, il ne le sait pas, il le demande, mais tout ce qu'il a en lui de généreux et de noble s'élançait vers cette grande route aux splendides horizons et le voici tremblant et touché au fond de son être, atteint pour la vie lorsqu'il reçoit la magnifique réponse : « Je m'effraie de vous voir me donner une si grande et si généreuse confiance, et je redoute la responsabilité qui pèse ainsi sur mes épaules. Je ne songe pas cependant à m'y dérober, mais au contraire à me livrer tout entier à l'œuvre que Dieu a daigné mettre sur ma route en vous aidant de tout mon pouvoir dans ce combat de la vie où vous entrez avec tant de courage. Comptez sur moi comme je compte sur vous même... »

26 mai 1893. A Sulina, sur les bords du Danube...

Dix-neuf ans ont passé : courses d'Algérie, garnisons de province, beaux voyages dans les livres et dans les pays, riche culture glanée dans les plus beaux musées de l'Europe et dans les plus beaux livres, riches amitiés qui ne résistent pas à la séduction de cette nature hardie et originale qui marque tout de son empreinte. Le commandant Lyautey, déjà célèbre par son fameux article sur le *Rôle social de l'officier*, voyage aux confins de l'Europe : il arrive de Vienne, de Budapest, de Bucarest ; il est venu chasser dans ce coin de Sulina où l'a conduit le *Carolus*, le yacht de la commission du Danube.

Et il fait ce jour-là la rencontre d'une puissante personnalité, Sir Charles Hartley, « un grand quelqu'un ». « C'est lui qui a fait ici tout ce que nous voyons, il y arriva jeune ingénieur en 1856... ; il n'y avait pas même alors de sol, le fleuve se perdit vaguement dans la mer parmi les roseaux, sans bords, sans chenal précis... De ce rien, Sir Charles a fait ce que nous voyons, le large canal, le port de vingt pieds de fond, entre deux beaux quais où sont rangés cinquante grands bateaux, les deux longues digues, les trois phares. La ville est venue et la sécurité, et le commerce, et les grands bateaux remontent maintenant le Danube jusqu'aux ports roumains. Et ce n'est pas fini. Il veut encore approfondir son fleuve ; il vient d'inventer une drague d'une puissance inouïe qui porte son nom ; et il part pour la Chine vaincre la barre de Woosung, et on lui propose d'entreprendre aussi là-bas le fleuve Jaune, le plus méchant et le plus irrégulier de l'Asie ; mais c'est un travail gigantesque, il refuse, il faudrait avoir trente ans et il va en avoir soixante-dix, voilà une belle vie d'homme bien remplie... Il peut au soir se reposer, la tâche est faite, et c'est aussi une belle figure d'homme d'action, où les yeux s'illuminent, où tout s'échauffe quand il parle de son œuvre, quand il vous présente son fleuve, le fleuve dont, après des siècles, il a le premier réglé le cours, qu'il a appelé à la vie utile, à remplir sur la terre toute sa fonction ».

Magnifique destinée. Et il songe aux garnisons de France... L'ennui, le rude ennui, qui plus d'un soir l'a laissé muet, et déçu devant ses rêves. Ah ! comme à certains jours on voudrait s'élançer, marquer la terre de son passage, la parcourir à vives et ardentes

foulées, vivre enfin... Loin des règlements et de l'administration, déployer sa personnalité, faire son œuvre.

Nuit de Noël 1894. Un poste du nord du Tonkin, face à la frontière de Chine.

Lyautey est là, avec ses nouveaux compagnons, les jeunes chefs du Tonkin : il contemple, il écoute, et c'est une révélation et un prodige.

Voici un mois qu'il est dans ce pays pour une rapide tournée une découverte de la besogne coloniale si peu connue en France. Et sa chance a voulu qu'à peine débarqué, il a dû remonter vers le nord, faire la liaison avec celui qui commande la région : le colonel Galliéni. Quelle rencontre ! après de Mun, après Vogüé, la plus importante de sa vie, et quel accrochage ! Ce n'est pas Galliéni qui se serait scandalisé, comme certains mandarins de France, du « rôle social de l'officier », Galliéni qui saute par dessus le filet des circulaires et qui ne croit pas qu'un homme a été fait et mis au monde pour vivre parqué dans la circulaire 32, Galliéni qui se moque des discussions théoriques, parce qu'il les a pesées au poids de l'action, et qu'aucun péril n'empêche de prendre chaque jour son heure de détente vraie et complète, son bain de cerveau.

Inoubliable nuit ! Ce qui surgit devant lui, à la voix de ses compagnons, c'est leur vie même de légionnaires aux extrêmes marches d'Occident, de soldats ingénieurs, de soldats architectes, de soldats économistes, de créateurs. C'est donc cela la vie aux Colonies ? Et pendant que la métropole se perd en discussions byzantines et que là-bas de pauvres hommes croient à la vanité des formules qu'ils inventent, ici des hommes aux prises avec les êtres et avec les choses agissent et réalisent. L'hôtel de la *Sirène* à Meaux, la préparation des grandes manœuvres, dérision... Ici parce que ces hommes sont venus et sous la conduite d'un chef se sont réalisés, ce pays de frontières infesté de pirates connaît peu à peu la tranquillité. C'est une marche lente, sûre, où la diplomatie est intimement mêlée à l'action constructive. La conquête coloniale ? Comme il faut changer ses conceptions. voir neuf pour voir vrai : une avance habilement liée aux pourparlers et aux négociations, la certitude que dans la ville où l'on entre il faudra demain ouvrir les marchés, les écoles, lancer des routes, des voies ferrées ; obligation de gagner d'abord la confiance, l'amitié, sans lesquelles il n'est pas d'action.

Lyautey songe : son rêve s'est rapproché : il est là. Peut-être laissera-t-il ici-bas sa trace sur une œuvre féconde et durable. Être « un de ceux auxquels les hommes croient, dans les yeux duquel des milliers d'yeux cherchent l'ordre, à la voix et à la plume duquel les routes se rouvrent, les pays se repeuplent, les villes surgissent. »

Et ce grand rêve confus et précis éclaire toute la nuit d'Orient.

Juin 1897, un poste français du cercle de Babay.

Lyautey poursuit depuis le 29 avril, dans ce cercle qu'il doit organiser, (c'est la tâche que lui a confiée Galliéni qu'il a rejoint à Madagascar), le chef des Hovas rebelles : Rabezavana.

On le prévient que Rabezavana vient faire sa soumission. Il crève de fièvre, se fait faire une injection de quinine, il est debout, et Rabezavana arrive à la tête de cinq cents guerriers. La scène est magnifique. « Entré dans la cour du rova, il met pied à terre, ses hommes jettent leurs fusils en un tas, et tous se prosternent, tandis que leur chef à mes pieds, malgré mes instances pour le relever, me récite un discours de soumission qu'on me traduit à mesure. Pour terminer, il tire de son doigt une bague, cabochon de corail monté sur or, en me disant : ceci est ma bague de commandement ; je ne commande plus. Prends-le pour que tous voient que désormais c'est toi qui commandes. »

Le chef s'attend à être déporté : et Lyautey en pleine possession de sa méthode, prend son parti : il le laisse libre, il lui confie la restauration de cette région et le réintègre dans son commandement : demain il commencera une tournée avec lui : « Je le lui ai annoncé. Il se tâte encore pour voir s'il ne rêve pas, il vient de dîner avec nous... C'est vraiment une bonne journée pleine de choses et de lendemains. Et vive la méthode Gallieni! La voici ayant fait une fois de plus ses preuves, et c'est bien la vraie méthode coloniale. »

Désormais le rêve a pris corps, il s'est fixé : Lyautey a éprouvé sa force : « J'ai trop bien senti que là où j'avais passé et parlé il y en avait pour des semaines de coups de fouet, je vous le dis en pleine certitude, parce que cela ne trompe pas et que mes agents directs m'en apportaient le témoignage dans leurs yeux et dans leur élan. »

Du travail? oui, à plein collier, et loin du Cheur des caporaux, qui font tout par décrets et réglementations. Une ville à bâtir, cela ne se bâtit pas avec des circulaires : on fait feu de tout bois, et Lyautey rit encore en songeant à ce résident qui refusait un permis de concession à un colon parce qu'« il n'avait pas de géomètre. » Il n'a pas de géomètre, lui, et il bâtit sa ville Ankazobé. On étend son territoire, à lui d'étendre son organisation, d'adapter ses méthodes : la vie doit trouver souples et prêts les grands vivants. Et quelle exaltation au soir de la journée : « Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer les idées, les projets et les œuvres, et j'en remue à la pelle, pour ne pas subir une discipline passive et Dieu sait si c'est le cas avec Gallieni avec qui la subordination est une collaboration intime et n'a rien des rapports d'élève à pion, tels que ceux de tous les subordonnés avec tous les chefs de France. Ah! se coucher le soir après avoir dépouillé le courrier qui annonce dans la même journée qu'un vient de progresser d'un jour de marche sur la Menanava, qu'une reconnaissance a atteint l'objectif fixé, que deux villages se sont repeuplés, qu'il y a six kilomètres de route de plus achevés, que six mille francs d'impôts imprévus sont rentrés, qu'un essai de pommes de terre a réussi, qu'un négociant nouveau s'est installé, qu'un marché s'est ouvert, quel bon sommeil sur tout cela. »

Dix ans plus tard, une nuit d'Oranie, lumineuse et douce. 1^{er} janvier 1908.

Appelé par M. Jonnart, gouverneur de l'Algérie, à pacifier les confins algéro-marocains, il a si bien depuis quatre ans ramené la tranquillité que les caravanes passent sans crainte où le gouverneur lui-même avait failli se faire surprendre, expliquant à tous sa méthode de pénétration lente de diplomatie et d'action.

Les Beni-Snassen viennent de se soulever : avec un sang froid et une précision admirables il a réduit et cerné en moins de quinze jours la tribu, il peut écrire à Vogué : « Une compagnie de légion passait triomphale. « Bonjour les légionnaires », leur criais-je, « Bonjour, mon général, tout va bien! » me répondirent les deux cents bouches d'une seule voix, et tout vibra autour de moi. Oui, ce sont des heures inoubliables. Et la joie, c'est de sentir la confiance réciproque, parvenue à son paroxysme — cette confiance que les chefs me crient, que les jeunes officiers viennent me dire individuellement, à toute heure, et que me disent les yeux des troupiers à mes traversées de bivouac. Avec cet outil-là, j'irais partout, je les mènerais n'importe où... Le temps est splendide, de ma tente, par dessus la parapet défensif, je vois les camps, le Kiss, le massif Beni-Snassen — tout cela chatoie, vit, remue chante, — c'est sublime!

Mais au lendemain de ces heures exaltantes, il y a le souci constant, la préoccupation de cette frontière mouvante. Certes, Lyautey a magnifiquement appliqué ses deux principes « on se

garde par le mouvement », et « manifester la force pour en éviter l'emploi ». Mais rien n'empêche le grand souci de le hanter : ce Maroc, notre voisin, il faudra le pénétrer, si l'on veut assurer notre empire d'Afrique, cette vaste tête de pont, qui de Tunis à Fez doit être le symbole même de la paix française : « Qu'on le veuille ou non, le Maroc est un brûlot, aux flancs de l'Algérie et à moins d'évacuer celle-ci, il faudra forcément y intervenir, car son anarchie a une répercussion étroite sur notre autorité et nos intérêts algériens... Mais (et tout le problème est là) le malheur est que nos pouvoirs militaires et civils ne conçoivent cette intervention que sous la forme « expédition » qui épouvante à juste titre. Or, c'est ici que j'enrage, que je saigne, de voir depuis quatre ans, après ce que j'ai écrit et fait ailleurs et ici, personne ne comprend rien à ma méthode... Qu'au premier incident ou massacre on me laisse carte blanche, le choix des moyens, des personnes, toute latitude de temps, je me charge de presser sur Fez de façon définitive, sans douleur et à peu de frais ».

Mai 1912. A Fez.

Le général Lyautey est au Maroc, il vient d'y être mandé d'extrême urgence : il était à Rennes, il croyait arrêtée sa carrière coloniale. Après les massacres de Fez, on a cherché l'homme qui pouvait reprendre la situation en main, on l'a appelé. Il est à pied d'œuvre. C'est-à-dire qu'il arrive au plus aigu d'une situation désastreuse : le sultan est débordé, les balles ricochent sur les murs de son palais, le sultan veut abdiquer. Et tout semble perdu. A la popote, où l'on dîne sous le sifflement des balles, Poeymirau, Benedic, Guillaume, Drouin : et le général se tourne vers Drouin : « Allons, Drouin, dites-nous des vers. En avez-vous fait aujourd'hui? » « J'ai écrit un sonnet, mon général ». « Bon, dites-le nous. Et puis après, dites-nous du Vigny »...

Le lendemain, la situation était sauvée. Et Gouraud, avec cinq bataillons, dégageait les abords immédiats de Fez...

14 juillet 1912. Les troupes rentrent, en haillons, elles ont couru la campagne, traqué les rebelles, déblayé le pays. Et sur cette troupe au teint brûlé, à l'œil ardent, qui porte l'éclair de l'aventure et de la gloire, la victoire a mis son rayon.

Victoire? Quelle victoire? C'est le général Lyautey qui les attend, mais c'est devant le sultan du Maroc que les troupes défilent, lui rapportant l'autorité qu'il avait lui-même perdue, et ce pays qu'il avait senti crouler dans ses mains.

Un protectorat, non une colonie, une collaboration de toutes les heures avec les habitants du pays, ils apprendront à nous connaître comme nous apprendrons à les comprendre, et c'est de cette fructueuse entente que peut naître la paix marocaine. « La formule de l'action des armes au Maroc n'est pas de rechercher le fait de guerre, mais bien au contraire de l'éviter le plus possible... Stratégie fort ingrate pour des hommes vifs et résolus, on leur imposait de réduire pas à pas les rebelles, de les ramener graduellement à merci. C'était la victoire qui seule pouvait avoir un lendemain et donner au Maroc la paix française... ».

14 juillet 1914 : au banquet de la colonie française de Casablanca.

Deux ans ont passé de luttes et de constructions : Rabat a été pris, et Taza. Baumgarten, Gouraud, Henrys ont établis nos lignes au point prévu. Parallèlement les travaux économiques ont marché : on a construit la grande jetée de Casablanca, doublé en douze mois les surfaces des quais et des magasins; on va établir un premier réseau de quinze cents kilomètres de voies; les villes se construiront, sans gêner les villes indigènes. Il faut voir grand.

A-t-il à cette heure, dans son cœur de poète et de magicien, l'image complète de ce Maroc qu'il va bâtir de ses mains pour

l'étonnement du monde. Oui, sans doute, il a tout vu déjà, et le développement possible de la colonie, et les modalités; il songe peut-être à ses rêves du Tonkin, de Madagascar. On disait déjà à Gallieni qui bâtissait : « Mais c'est de Jules Verne », et Lyautey répondait alors : « Mais mon Dieu oui, mon bon Monsieur, c'est du Jules Verne. Parce que depuis vingt ans les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne, — et que c'est pour n'avoir pas voulu « airé du Jules Verne » que le comité d'artillerie a fait en 1870 écraser nos canons à chargement par la bouche par l'artillerie Krupp; que le conseil des ponts et chaussées a trouvée suffisante la digue de Bouzey que la première crue a enlevée, que toutes les académies retardent. Le téléphone, l'électricité, Chicago, le railway du Pacifique, c'est du Jules Verne... ».

Aujourd'hui, c'est l'appel à la confiance, à la collaboration : Lyautey ne pourra jamais travailler sans une atmosphère de chaude compréhension et de sympathie. « N'hésitons pas à proclamer les espoirs que nous fondons sur l'avenir de ce beau pays et rompons, pour une fois, avec notre vieille habitude nationale d'être nos pires ennemis en médisant de nous-mêmes. N'oublions pas qu'on nous regarde et qu'on nous écoute, et que notre première force est notre union »...

Nuit du 30 juillet 1914.

Terrible nuit, qui pèse dans la vie d'un homme et qui va compter dans l'histoire de tout un pays. Le 27 juillet, Lyautey a reçu du gouvernement deux télégrammes du ministre de la Guerre et du ministre des Affaires étrangères : le ministre de la Guerre demandait des troupes : « Il me paraît indispensable et possible que vous envisagiez l'envoi à l'armée métropolitaine de la totalité de vos bataillons de chasseurs, zouaves, infanterie coloniale, tirailleurs algériens, tunisiens et batteries montées ». L'autre télégramme lui prescrivait « de ne maintenir au Maroc que le minimum de forces indispensables, le sort du Maroc devant se régler en Lorraine, de réduire l'occupation du Maroc à celle des principaux ports de la côte, et, si possible, de la ligne de communication Kénitra-Meknès-Fez-Oudjda, tous les postes avancés devant être momentanément abandonnés. Et le premier soin du résident général devant être de ramener aux ports de la côte les étrangers et les Français de l'intérieur. » C'était net : l'ordre était donné et devant l'histoire toute responsabilité personnelle abolie. D'autres que lui prenaient cette responsabilité de l'abandon du Maroc et où devenaient vains nos dix-huit mois d'efforts.

Lyautey ne se rend pas. Il a réuni à Rabat Gouraud, Henrys, Brulard, Peltier, il les a interrogés, il les a trouvés d'accord avec lui sur le grave danger que serait l'abandon du Maroc : il les a interrogés sur l'effort que chacun d'eux pourrait donner pour sauver sa région, il s'est retiré, il médite.

Toute l'histoire est devant lui, celle d'hier et celle de demain. Ce repli à la côte, c'est l'espoir rendu aux rebelles, l'attaque en forces supérieures, le désastre possible. C'est surtout la certitude d'un grand effort anéanti et peut-être tout notre empire africain compromis. Lyautey ne l'accepte pas : on lui demande ses troupes : elles partiront, vingt bataillons et six batteries aussitôt, le reste aussi vite que le permettront les transports. Ainsi démuné, il tiendra. Il tiendra, comme on tient toujours dans des cas extrêmes, par tous les moyens, parce qu'il veut tenir et qu'il faut tenir : on gardera les contours apparents de l'occupation, on « videra la langouste, mais en gardant la carapace », et, s'il le faut, pour ne pas être obligé de reculer, on avancera. Certes, il a cet ordre sous la main et il serait facile de laisser à d'autres les responsabilités qu'ils réclament; si le moindre incident survient, c'est sur lui et sur lui seul que tout retombera. Mais on n'est pas un chef, un vrai, si l'on n'accepte pas tous les risques, toutes les charges de la fonction, Lyautey les accepte, il tiendra,

et malgré l'ordre donné il ne se retirera pas : en cette nuit tragique, il prend son parti et fixe le sort : « Je n'ai pas voulu jeter l'ancre en éteignant les feux ». Peu d'hommes ont eu à prendre à eux seuls une responsabilité aussi lourde : le général Lyautey, en la plus haute minute de sa vie, vient de sauver le Maroc à la France...

7 décembre 1920. La grande partie a été gagnée, étonnamment, génialement gagnée, au Maroc comme en France. Les opérations militaires, combinées avec les expositions commerciales, la diplomatie liée à la vigilance, l'habitude des grandes vues d'ensemble unie au souci méticuleux du détail, tous les dons multiples du chef ont fait merveille : et la France a déjà reçu dans ses rangs pour la défendre ces hommes contre lesquels la veille encore elle se battait.

Aujourd'hui, le résident parle aux Français de Rabat, c'est eux d'abord qu'il faut convaincre, il faut qu'ils perdent leurs habitudes mesquines de discussion, qu'ils s'adaptent à la situation : « Les vieilles formules ont fait leur temps. Il ne s'agit plus d'ajuster ses bécasses, de tirer des codes des rayonnages, de compiler méticuleusement des précédents, de s'empêtrer dans des réglementations minutieuses. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est voir le but, toujours le but et seulement le but, et constamment y adapter les moyens pour l'atteindre dans le plus bref délai. Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est voir toujours plus large, regarder toujours plus avant, et réaliser.

« Je porte ce sentiment jusqu'à l'angoisse. Il hante mes jours, mes nuits; je n'ai aucun mérite, parce que, du poste que j'occupe, ayant participé au gouvernement de mon pays, des problèmes s'imposent à moi dans toute leur amplitude, je voudrais pouvoir me décupler, pour être près de chacun de vous et lui dire : ne coupez donc pas de cheveux en quatre, laissez toutes ces vétilles, concluez, aboutissez, réalisez ».

Et ceux qui l'écoutent n'ont-ils pas encore dans l'oreille le grand avertissement qu'il leur donnait, lorsqu'il les conviait à l'union. Qui a parlé jamais à des Français langage plus efficace et plus clair, plus nécessaire et plus essentiel : « Le plus souvent, alors qu'on se croit divisé par des différences irrémédiables de situations sociales, d'intérêts, d'opinions, de croyances, on s'aperçoit qu'il n'y a là que des étiquettes factices, des malentendus, et qu'il suffit de causer, de s'entendre en pleine lumière, pour s'apercevoir qu'on est d'accord sur les points essentiels. Je pense qu'il existe entre les hommes, bien plus souvent qu'on ne le croit, un dénominateur commun. C'est comme le tableau noir. Vous écrivez de gros nombres fractionnaires qui semblent absolument inconciliables et vous savez par quelles opérations arithmétiques, par quelles éliminations successives, on arrive à trouver leur dénominateur commun, qui est un petit chiffre bien simple, que rien ne laissait prévoir dans ses complications touffues. Peut-être suis-je d'un caractère optimiste, mais il me semble que dans toutes les choses qui divisent, il doit être facile de trouver le dénominateur commun »...

Un soir en Lorraine, à Thorey. Ici, le Maréchal est chez lui, Lorrain de vieille lignée, et les murs où les portraits voisinent avec les étendards, y redisent l'histoire de la Lorraine et de ses ducs. Haute et forte Lorraine : Maurice Barrès est venu-là, face à cette colline inspirée qu'il avait chantée, et qui se dresse en lignes si nettes et pures à l'horizon.

Le Maréchal est chez lui, mais son activité n'est pas plus détendue qu'elle ne l'était au Maroc, quand il passait ses jours et une partie de ses nuits à susciter les initiatives, à harceler les hésitants, à communiquer à un monde sa fièvre d'action; le cadre a changé, mais non l'action.

Tous les jours, ici encore, il y a quelque initiative à prendre,

quelque œuvre nouvelle à mettre en train; il y a la vie économique du village qu'il faut défendre, il faut prévoir du travail pour l'hiver et faire venir des métiers; il y a la vie sociale, et la joie du village qu'il faut soigner, comme la meilleure condition pour que l'être collectif s'épanouisse : le football à monter, le cinéma, les conférences, les livres à répandre; il y a le dispensaire, œuvre de la maréchale Lyautey. Il y a ces grandes pistes, ces prairies, qu'il faut peupler de beaux arbres : ici encore un monde doit naître d'une pensée; et dociles, d'année en année les arbres nouvellement plantés dessinent les perspectives, s'élèvent face à la colline. Il y a le travail des dossiers et des livres, tant de souvenirs accumulés, tant de choses à classer, à colliger, à synthétiser. Chaque dossier est exactement annoté, les lettres sont rangées à leurs dates, et il n'y a pas un papier, pas un ordre du jour, pas une lettre, qui ne soit à la place exacte où l'a voulu celui qui ici continue à méditer et à créer. Car, sur cet ordre soucieux, qui organise toute chose jusque dans les plus petits détails, plane la même fantaisie allègre et légère, artiste et créatrice, qu'au temps du Tonkin et du Maroc. Ce soir dans la salle marocaine la conversation étincelante de fusées, de maximes, de brusques trouvailles, est menée d'un train fou par cet animateur d'idées qui se proclame technicien des idées générales. Quelle richesse. Les auditeurs étonnés et ravis subissent le charme. Conversation mimée, vivante : le Maréchal se lève, il ponctue ses paroles du geste, il est tout à la minute présente et dans le même temps il revit, il fait revivre tous les souvenirs du passé. Il entraîne les plus dilettantes dans cette fièvre de l'action et de la pensée. « *The soul's joy is in doing* ». La joie de l'âme, dans l'action. Maxime favorite du Maréchal qui, de nouveau, entraîne et conquiert.

On passe à la bibliothèque, qui reflète son goût minutieux des beaux livres et des belles choses. Il songe à une page lue autrefois, il veut faire goûter un livre à ses auditeurs : et aussitôt parmi ces milliers de volumes il a mis la main sur le livre cherché, il a retrouvé la page, déjà il lit et il commente. Il s'interrompt pour faire des rapprochements... Charme, magie. La plus riche culture au service de la plus haute action. Et le goût des nobles horizons qui exalte et enfièvre.

Ce soir à l'Exposition Coloniale.

Devant le Maréchal, qui tous les jours inaugure, visite quelque pavillon, la féerie de jour en jour s'est dressée ; était-il séduit à mesure que s'élevaient ces palais, et ces temples, ces rouges forteresses et ces élégantes colonnades? Ne considérait-il pas avec quelque distance cette ville éphémère, après avoir bâti de main d'ouvrier de vraies villes? Mais le miracle a surgi. Dans l'enceinte de cette ville, une fois encore, à son appel, les foules ont surgi, conquises comme des tribus. Il a suffi, cette fois encore, qu'il ait conçu pour que tout ici porte sa marque, dans la noblesse des intentions et l'élégance de la réussite, dans l'utilité des graphiques et la séduction des coins charmants où revit l'âme du vieux Maghreb. Il a suffi qu'il rappelât son dessin et sa doctrine coloniale en un beau discours nerveux et robuste comme sa pensée pour que de tous les points de la capitale et de France, et du monde, les foules soient venues.

Il est là, devant son rêve vivant, et pendant que s'éclairent d'une mystérieuse lueur dorée les degrés du temple d'Ankor, que les artisans du Maroc montrent aux visiteurs les richesses de leurs traditions et de leurs métiers, que les quatre têtes des bœufs malgaches s'éclairent doucement dans la nuit, pendant qu'à ses côtés ces foules viennent chercher l'émerveillement de la vision et la surprise, le coup au cœur de cette découverte : l'Empire français, il peut à son gré mener au large ses pensées...

Toute sa vie est là résumée : Ankor, et ces pavillons d'Indo-Chine, et ces soldats au sourire fin et énigmatique, c'est le début de sa randonnée, Gallièni, Lanessan, le Tonkin et le temps de

la Rivière Claire, de la paroi à pic, de ces rochers où il fallait descendre, et les sifflements des premières balles... Ces artistes malgaches et ce pavillon de Madagascar, c'est la mise en œuvre de la méthode, le territoire à lui confié, la doctrine qui se précise; le Maroc enfin, c'est lui, et uniquement lui qui l'a par deux fois en 1912 et en 1914 donné au pays. Plus heureux que beaucoup d'autres, dans l'éclair d'un instant, il peut contempler l'unité de cette carrière fulgurante : plus heureux que beaucoup d'autres, il a pu résumer toute l'œuvre dans l'accord final. Toute la symphonie chante en lui, et après avoir bâti tant d'écoles et tant de villes, soumis tant de peuples et tant de races, sa main fine et puissante se ferme aujourd'hui sur cette dernière prise : symbole suprême, lien vivant de l'unité, le signe de l'empire français.

L'heure est admirable : le Maréchal peut la contempler avec sérénité, car il est de ceux pour qui l'irréversible histoire a déjà parlé, il est de ceux pour lesquels elle a dû trouver les mots exceptionnels et la louange due aux impérators; mais cette œuvre impériale se nimbe d'un plus beau rayon : elle n'est pas l'œuvre de la force, elle est l'œuvre de l'esprit, elle a été marquée par cette volonté de faire grand et de faire juste, par ce souci de la dignité humaine et de la fraternité chrétienne qui a inspiré tous les rapports avec les indigènes, par ce grand sens si chrétien et si français de l'unité humaine et de la valeur absolue de l'Esprit (1).

ROBERT GARRIC.

agrégé de l'Université
Directeur de la Nouvelle Revue des Jeunes.

Le flamingantisme : patriotisme belge

Le pessimiste a toujours tort, car tout finit par s'arranger. Même la question flamande. Quelle évolution dans les esprits depuis quelques mois! La brochure publiée aux Editions Rex, par Marcel Laloire, en est un éloquent témoignage. (*Bruxelles, signe de contradiction*.) Comme vous avez raison, mon cher Laloire, d'affirmer que « l'attitude des Bruxellois, leur ignorance et leur suffisance sont, en grande partie, responsables de la situation actuelle ». Et vous ajoutez : « si difficile et même angoissante ». Ici, nous différons d'avis. Peut-être que pour nos aînés, et pour ceux qui se contentent d'une douce et facile médiocrité, la situation peut paraître telle. Mais les jeunes doivent saluer avec joie le moment où la récolte est mûre et annonce une splendide moisson. Par le mouvement flamand, la Belgique est à la veille de connaître un renouveau intellectuel et spirituel qui pourrait être effectivement l'aube « de la renaissance catholique de l'Europe occidentale »; elle est également en voie de trouver une politique extérieure qui ne serait pas faite avant tout de vassalisation, et qui, tout en mettant en valeur ses possibilités, servirait l'ordre européen.

On me dira que voilà de belles prophéties, et qu'il est plus sage de se contenter des réalités. D'accord, à condition que l'on daigne envisager objectivement ces réalités et qu'on s'efforce d'y pressentir l'avenir. Ne nous laissons pas obnubiler l'esprit par la politique, et ne confondons pas sous une même étiquette des choses différentes. Le présent est sombre pour quiconque ne voit dans le mouvement flamand qu'une surenchère démagogique, jamais satisfaite, toujours alimentée à nouveau par de nouvelles exigences, et qui évolue de la démocratie-chrétienne vers le nationalisme. Que celui qui envisage le problème sous cet angle nous permette de lui dire qu'il ne l'a pas étudié, et qu'il a été induit en erreur par la politique et la presse de Bruxelles, qui ont pratiqué une pitoyable tactique de concession, en n'octroyant qu'au compte-gouttes ce que la Flandre avait le droit d'exiger le jour où était démontré l'échec de l'unification linguistique de nos provinces

(1) Nous devons à la grande obligeance de M. Robert Garric la publication, ici, de sa belle étude sur le Maréchal Lyautey.

sous l'hégémonie de la langue française. Et la capitale a vaincu son propre record d'incapacité quand elle a prouvé à l'opinion qu'elle n'agissait que sous la pression des progrès du nationalisme. En même temps que nous applaudissons à l'excellente brochure de notre ami Marcel Laloire, nous devons regretter qu'il n'ait pas abordé franchement le problème du nationalisme flamand. Il a parfaitement enregistré l'impression du moment, mais il a trop méthodiquement évité de traiter le sujet que le titre du livre nous faisait espérer : « le point vif de la question ».

* * *

Déclarons-le d'emblée : le parfait épanouissement de la Flandre est entravé par l'abcès qui absorbe le meilleur de son sang : le *nationalisme flamand*. Le peuple flamand se doit de réaliser un miracle de vitalité : créer un cadre intellectuel complet, animé d'une vie et d'un esprit flamands, qui soit capable de faire produire par la collectivité flamande ce qu'elle affirme être son idéal de culture. Ce cadre ne s'improvise pas. On ne le constitue pas sur les tréteaux, ni au moyen du personnel des meetings. Or le dynamisme du parti nationaliste flamand éloigne la jeunesse estudiantine, et les jeunes gens issus de cette jeunesse, de l'étude, du travail lent et obstiné, du travail calme, accompli en dehors de la vie publique passionnée. Le nationalisme attelle la charrue devant les bœufs, il prétend inventer un Etat flamand, tout en déclarant que la tyrannie française rend le peuple flamand incapable de posséder actuellement l'élite nécessaire. Il éloigne la jeunesse du travail, pour la faire courir derrière une chimère, pour lui proposer une utopie, et plus souvent pour l'utiliser tout simplement à de basses luttes électorales. Il sèvre la jeune Flandre de la vie de l'esprit, et n'arrive qu'à susciter une jeunesse bruyante, surexcitée, mais vide d'idées et incapable de véritable labeur. Ce mal, tous les intellectuels flamands le sentent et s'en plaignent. Or ce nationalisme qui n'est en rien l'esprit de la Flandre, qui canalise ainsi avec violence — mais, d'après nous, sans profondeur — le flot de la jeunesse flamande, ce nationalisme flamand est totalement inconnu et incompris à Bruxelles, aussi bien que dans beaucoup d'autres milieux en Belgique. Le comprendre, c'est dégager immédiatement la réelle valeur du mouvement flamand et c'est admettre que le plus parfait patriotisme belge n'exclut pas le flamingantisme. Bien au contraire!

* * *

Nous ne pouvons, ici, retracer les traits essentiels de l'histoire du nationalisme flamand. Mais nous ne craignons pas de l'aborder tel qu'il existe actuellement et de démontrer que le nationalisme ne doit pas intervenir dans la solution de la question flamande. S'il nous appartenait d'en donner une définition, nous l'envisagerions, en le considérant sous l'angle politique, comme un mouvement social, nettement révolutionnaire, né du malaise provoqué par la question linguistique, mais ne considérant celle-ci que comme un moyen pour s'emparer du pouvoir et y réaliser un programme politique, social et économique à tendance étatiste et plus communiste que socialiste. En d'autres mots, le parti nationaliste flamand réalise une véritable escroquerie politique en se couvrant du mot : catholique. Pour bien se comprendre, il est utile de préciser qu'une telle définition vaut pour l'organisation politique appelée : parti nationaliste flamand, et non pour la plupart de ses membres et des organismes qui lui sont affiliés. C'est là que réside l'escroquerie politique : sous le couvert du mot catholique, et en ne parlant que de question linguistique entraîner le peuple flamand dans une aventure révolutionnaire.

Comme l'écrivait le *Vaderland*, il y a un mois : « Tout nationalisme sain doit être basé sur le maintien des valeurs sociales ; le nationalisme flamand, bien au contraire, les abaisse et les avilit toutes ». Un Ward Hermans ne nous offre-t-il pas un programme qui nous propose : expropriation de la grosse propriété terrienne et interdiction de toute spéculation immobilière ; la grosse banque doit, ou bien être dans les mains de l'Etat ou bien contrôlée d'une façon étroite par celui-ci ; remaniement du système des contributions avec tendance violente à la suppression des contributions indirectes ; co-responsabilité, et co-participation à déterminer dans une certaine mesure par la suite, de tous ceux qui participent à des industries de production, etc... Un pot-pourri invraisemblable de tous les bobards qui parcourent l'Europe depuis le remplacement de l'étalon-or par une évaluation des richesses naturelles, jusqu'aux

lois sociales faisant de tout vieillard un paisible rentier de l'Etat.

Et parmi toutes les élucubrations du *Schelde* n'avons-nous pas lu, le 21 juillet, à propos de la visite royale au littoral, et rappelant l'incident du voyage de Léopold I^{er} vers Bruxelles, au cours duquel un cheval fut tué : « Les trônes ne sont pas seulement construits sur le sang des hommes mais même sur celui des chevaux ».

On nous répondra que ce nationalisme-là n'est que l'aspect électoral du parti nationaliste. Qu'il faut le juger sur sa doctrine. Depuis trois mois, très sincèrement, nous la cherchons. Mais en vain. Le nationalisme flamand n'a pas de doctrine, pas plus que le nationalisme-socialiste d'Hitler. Ni doctrine, ni programme. Car son programme, quoi qu'en dise *Jong Dietschland*, dans un article paru il y a une quinzaine, n'est pas de réliaser la Pan-Néerlande. Pour cela, il faudrait d'abord que la Hollande l'encourageât, et ce n'est pas le cas ! Nous n'avons rencontré que très rarement des nationalistes pan-néerlandistes. Ils sont les plus sympathiques. Ce sont des intellectuels, utopistes, mais sincères. Ils sont en dehors du mouvement politique. La masse ne les écoute pas.

Le programme nationaliste est-il la séparation complète ? Ce n'est en tout cas pas celui de son chef, Herman Vos. Si nous avons rencontré parmi les théoriciens et les leaders des convaincus antibelges, tous ont dû avouer que la Flandre n'était pas mûre pour le séparatisme. Car séparatisme ne veut pas seulement dire vie administrative autonome, mais vie politique, vie intellectuelle, vie économique et vie financière autonomes. Il suffit de rétorquer aux nationalistes leurs propres arguments pour leur montrer l'inanité de pareille construction politique, même en dehors de toute considération d'ordre international. Ils prétendent que la race flamande a été vassalisée, abâtardie, c'est tout juste s'ils ne disent pas abrutie, par le régime belge. Comment trouver dans un peuple tombé si bas, un cadre complet surgissant tout de go ? D'ailleurs, cet argument vaut aussi bien contre le pan-néerlandisme : car comment admettre, dans ce cas, qu'une Flandre esclave s'unissant à une Hollande épanouie ne serait pas mise sous tutelle par celle-ci ?

Admettons le problème pan-néerlandiste et séparatiste remis à deux générations. Il coulera d'ici là beaucoup d'eau sous les ponts. Que reste-t-il au nationalisme ? La fédéralisme d'Herman Vos ! Il n'y a vraiment, dans cette bizarre conception politique, élégante courbe rentrante si bien analysée par Léo Picard dans *Dietsche Warand* en *Belfort* du mois de mai, rien qui puisse enthousiasmer le peuple flamand. Or un parti politique n'existe pas sans doctrine et sans programme. Combien, dans cette période troublée de l'après-guerre, n'avons-nous pas vu naître dans toute l'Europe des partis ou des ligues créés simplement sous l'empire des circonstances, et ne survivant à eux-mêmes que par l'exploitation systématique du mécanisme électoral ? Nous n'avons aucune crainte d'affirmer que la chute du ministère Jaspas a marqué ce tournant dans la vie du parti nationaliste.

* * *

D'ailleurs, si nous voulons serrer le nationalisme de plus près, nous ne découvrons en lui que contradictions. Il se dit catholique, et son chef incontesté, celui qui en dirige l'esprit et en dose la réalisation, Herman Vos, est incroyant et socialisant. Il veut maintenir la masse dans le giron de l'Eglise, et un de ses leaders, le député Leuridan, attaque avec violence l'autorité religieuse. Il se dit démocratique et est avant tout adversaire de toute démocratie politique. Il est révolutionnaire et soutenu par les éléments hollandais les plus conservateurs. Il se dit profondément religieux et se prétend indépendant de toute appréciation de l'Eglise. Dès maintenant, le nationalisme révolutionnaire du Limbourg est tout différent du dilettantisme anversois. Le jacobinisme brabançon ne ressemble en rien au nationalisme west-flamand. D'ailleurs, il suffit d'interroger les leaders de chaque région pour les entendre juger leurs coéquipiers avec un mépris parfois amusant. On reproche aux séparatistes et aux fédéralistes de ramener la Belgique aux luttes de 1789. Nous croyons que le provincialisme et le régionalisme le plus mesquin pénètrent encore plus profondément, qu'il y a cent cinquante ans, nos provinces flamandes.

Comment trouver le signe commun qui range à côté de cet homme de valeur qu'est le réaliste Herman Vos, de cet aimable sceptique qu'est Borginon, de ce curieux esprit de Van Dieren, un démagogue comme Debacker, un Romsée, un Butaye ou un Leuridan ? Comment allier la doctrine de *Jong Dietschland*, au socialisme du

Schelde et au maurrasisme de Van Severen? Ce qui nous conduit à découvrir le caractère réel du nationalisme flamand : un parti négatif groupant tous les mécontents, et promettant à chacun, au moyen de la culture flamande et de la suppression de la Belgique, la félicité complète en cette vie et dans l'autre. Etant un parti révolutionnaire, il lui est facile de susciter des adeptes, en dénonçant tous les maux de la situation présente comme s'ils étaient dus à Bruxelles. Une digne crève, c'est Bruxelles; une route est mal pavée, c'est Bruxelles; le houblon se vend mal, c'est Bruxelles; le lin ne rapporte plus, la Bourse est dans le marasme, la crise économique bat son plein, ou bien il y a une maladie dans le bétail, une épidémie de grippe, inondation ou sécheresse, c'est encore Bruxelles et c'est toujours Bruxelles. La retourne est à ce point fastidieuse, que l'on pourrait s'étonner à bon droit de la persistance de son succès.

Que le gouvernement donne l'Université de Gand, les nationalistes votent contre. Qu'il propose une loi flamande sur l'enseignement, ils s'abstiennent. N'est-ce pas là tout leur programme et toute leur vie : être mécontents, susciter des mécontents, entretenir à tout prix le mécontentement. Interrogez les nationalistes sur ce que la Belgique devrait faire pour qu'il se déclarent satisfaits, et ils vous répondront sans hésiter : « Nous ne pourrions jamais nous déclarer satisfaits, car nous ne voulons rien de la Belgique, nous n'acceptons aucune solution présentée par la Belgique; rien par la Belgique, rien pour la Belgique ».

Aiors vous comprendrez que nous puissions estimer que notre ami Laloire ait tort de trouver la situation difficile et angoissante. Elle est au contraire fort simple. Pour la nationalisme flamand la question flamande n'est qu'un moyen, et le parti nationaliste flamand, révolutionnaire et communiste, destiné à devenir simplement l'aile gauche du parti socialiste belge, sert la cause de ceux qui y découvrent enfin un moyen de détourner le peuple flamand de sa fidélité pour l'Eglise. Il ne faut pas en tenir compte dans la question flamande, ni s'efforcer de résoudre celle-ci en fonction des élucubrations nationalistes.

* *

Le flamingantisme, source de vitalité et de richesse pour la Belgique, trouve son expression vraie et efficiente dans la démocratie-chrétienne et le parti catholique; il trouve son expression déformée et stérile dans le nationalisme flamand. Toute la politique de Bruxelles doit tendre à faire comprendre au peuple flamand qu'il agit avec l'ardent désir de créer une Flandre vivante, intelligente et chrétienne, et non par crainte d'un épouvantail qui ne représente rien de spécifiquement flamand.

On ne peut assez frapper sur ce clou : le nationalisme n'est en rien fils spirituel du flamingantisme, il en est le chancre. Trouvant ses cadres parmi ceux que la Belgique a condamnés, il ne peut plus admettre l'existence de ce pays. Pour le nationalisme, la démocratie-chrétienne et le flamingantisme sont des ennemis aussi vivement combattus que la Belgique. Nous répétons une fois de plus : la question flamande ne doit pas être résolue d'une façon négative, en fonction du nationalisme, mais d'une façon positive, avec l'ardent désir de créer une Flandre digne de son histoire.

Qui établira les causes qui produisent les impondérables, dont l'influence est telle dans la vie sentimentale des mouvements sociaux? Que le gouvernement de Bruxelles s'efforce de les trouver, afin de fortifier le parti catholique et la démocratie-chrétienne, et de leur rendre en Flandre ce crédit, qui seul peut faire vivre la Belgique. Le ministère Renkin y réussit jusqu'ici. Mais tant que la demeure n'est pas sous toit, les ouvriers doivent rester sur le chantier. C'est d'une façon continue qu'il faut soutenir la jeune Flandre dans sa crise d'adolescence, qu'il faut l'aider et non l'entraver.

Que les Bruxellois lisent le livre de Marcel Laloire, qu'ils écartent de leur esprit toute confusion entre le flamingantisme réalisateur et le nationalisme révolutionnaire, et que tous collaborent à cette œuvre pleine de promesse, qu'est la résurrection de la Flandre intellectuelle et spirituelle. Ils obéiront ainsi aux directives de leur Roi, dont le *Standaard* faisait le 20 juillet dernier ce magnifique éloge : Les Flamands savent qu'ils ne peuvent rejeter sur le Roi la responsabilité du retard apporté à la question flamande. « Bien plus, les Flamands savent que le Roi, dans les limites où la Constitution lui permet d'agir, n'a pas manqué de faire tout ce qu'il pouvait pour hâter une complète et rapide

solution de la question flamande. Et quand le problème sera enfin résolu, ce qui ne peut plus tarder, l'histoire, par un jugement mérité, rendra au roi Albert I^{er} le mérite de sa compréhension et de son influence dans la solution de la question flamande. Les déclarations du Souverain pendant les fêtes du Centenaire, à Namur, à Charleroi, comme à Mons, ne laissent aucun doute à ce sujet. Le peuple flamand honore ses Princes et les aime. Toute la population est reconnaissante à la Dynastie pour les grands services rendus au pays pendant le siècle écoulé, et tout particulièrement pour ce service inappréciable : d'avoir maintenu l'indépendance du pays. »

Léopold I^{er} a permis à la Belgique de vivre. Léopold II a doté sa patrie d'une colonie splendide. Albert I^{er} aura recréé, dans une Belgique unie, l'âme de la Flandre et la vie flamande. Suivant la voie tracée par notre Souverain nous pouvons redire sans hésitation que le flamingantisme est une des formes du patriotisme belge.

CH. VAN RENYNGHE DE VOXVRIE.

Le budget de la ville de New-York pour 1931

L'édile bruxellois qui tombe en arrêt sur la dernière des 350 pages de petit texte qui forment le budget de la ville de New-York pour l'année courante, n'est pas médiocrement surpris d'y lire que le total des dépenses s'élève à un montant qui lui rappelle étonnamment un chiffre de lui bien connu : 620.840.183.

Frappant rapprochement, puisque pour Bruxelles, en 1931, les dépenses se montent à 621.958.606.

Seulement, voilà : pour New-York il s'agit de dollars, tandis que pour Bruxelles il est question de francs belges. Du coup le budget de New-York comporte une prévision de dépenses de trente-cinq fois supérieure à celles de Bruxelles.

Mais... mais la population de New York représente à peu de chose près trente-cinq fois la population de Bruxelles. Le parallélisme subsiste donc étonnant, amusant...

Non, ne nous leurrions pas. Les 620 millions de dollars représentent le montant des dépenses ordinaires pour New-York en 1931; tandis que les 621 millions de francs représentent le total des dépenses ordinaires et extraordinaires pour Bruxelles. Les seules dépenses ordinaires de notre bonne capitale ne se montent qu'à (façon de parler!) 388 millions de francs, contre les .. 21 milliards 729 millions de francs par lesquels se traduisent en monnaie de chez nous les dépenses ordinaires de la métropole américaine.

Déchantons! Nous sommes battus, bien battus, — battus et fort contents.

* * *

Vingt et un milliards, près de 22 milliards en dépenses ordinaires. Décidément, ce n'est pas avec le budget de la Ville de Bruxelles, mais bien avec celui de l'Etat belge qu'il faut comparer le budget de New-York. Et l'ampleur de ce dernier se révèle lorsqu'à ses 22 milliards on oppose les 9 milliards 567 millions constituant le montant des dépenses ordinaires de l'Etat pour 1931.

Quelques chiffres encore pour établir que notre budget général fait décidément figure modeste en regard de celui que nous analysons : le service de notre dette publique exige 3 milliards 1/2 environ, — celui de la dette de New-York, plus de 6 milliards; le budget des Sciences et des Arts se chiffre en dépenses par un peu plus d'un milliard, — tandis qu'il s'élève à 3.750 millions à New-York; le budget de la police new-yorkaise dépasse de près

un milliard celui de notre défense nationale (qui est de 1.205 millions). Et le reste à l'avenant.

Cela dit sans prétendre établir ni même suggérer une comparaison rigoureuse entre les deux budgets. D'abord, parce que les méthodes budgétaires diffèrent; ensuite parce que les mêmes rubriques sont loin de toujours couvrir un identique détail; enfin et surtout parce que l'ensemble de l'économie américaine ne permet que des calculs extrêmement approximatifs (et même plus d'une fois faux) à qui voudrait s'y retrouver en faisant usage d'un autre étalon que le dollar.

Ce rapprochement n'a donc qu'une signification très relative. Je veux même concéder qu'il n'a d'autre mérite que celui d'un délassement facile...

* * *

New-York.

A l'heure actuelle, près de sept millions d'habitants (6.601.292 au dernier recensement).

Cinq sections : Manhattan, la presqu'île, le cœur de la cité et sa colonne vertébrale; au nord, Bronx, Richmond; Queens et Brooklyn à l'est, de l'autre côté de l'East River qu'enjambe d'une foulée audacieuse un pont fameux.

Une ville, — un monde. Mélange invraisemblable d'invraisemblables races. Près de deux millions de Juifs; des Polonais, des Irlandais, des Italiens, des Allemands par centaines de mille; des Slaves et des Chinois, des Nordiques et des Méridionaux, — et deux cent mille nègres dans le quartier de Harlem.

Babylone.

Les plus grands gratte-ciel d'Amérique, et donc du monde; et aussi les plus nombreux : 200 ont plus de vingt étages. Pendant seize ans, le *Woolworth Building* fut le plus haut : 264 mètres et 59 étages. Il vient d'être dépassé par le *Chrysler* : 68 étages et 270 mètres. Éphémère royauté! Voici que s'achève l'*Empire State Building* : 85 étages couronnés par un mât d'accrochage pour dirigeables.

Une circulation étourdissante : métros, trams, autobus et trains aériens, insuffisants encore pour assurer le flux et le reflux quotidien des millions d'ouvriers, d'employés et d'hommes d'affaires qui congestionnent la ville basse — *down town* — pendant le jour.

New-York, un monde.

Et aussi une administration municipale.

Envisageons-là sous cet aspect fort peu connu.

* * *

L'administration centrale figure au budget pour 128 millions de francs; le centième de ce que la ville dépense en traitements et salaires (10 milliards, 300 millions).

A la tête de l'exécutif, le maire et son personnel : 21 personnes. Le maire « vaut » 40.000 dollars par an. Et encore pour ce million quatre cent mille francs ne préside-t-il pas l'assemblée municipale. Ce soin est dévolu à un autre personnage, que nous rencontrerons plus tard. Le maire est flanqué d'un directeur du budget (17.500 dollars), d'un assistant (17.500 dollars), d'un secrétaire (15.000 dollars), de quelques autres employés et dactylos, dont une sténographe privée dont on nous révèle qu'elle s'appelle Evelyne Wagner et touche 6.500 dollars : 227.500 francs. Un ministre belge : 100.000.

En dehors du maire, dans chacun des cinq districts que comprend New-York, nous voyons un président de district (20.000 dollars) un commissaire des travaux publics (12.000 dollars), un assistant commissaire (8.500 dollars) et tout un personnel administratif. L'importance de ces sous-administrations ressort à suffisance du fait qu'en traitements et salaires seuls elles inter-

viennent dans les dépenses pour des montants variant de 1.895.000 (Richmond) à 6.744.000 dollars (Manhattan).

En face de l'exécutif, le pouvoir législatif : le conseil des *Aldermen*. Le président de ce conseil exerce ses fonctions pour 25.000 dollars par an; le vice-président reçoit un traitement identique à celui du président du comité des finances et à celui du chef de la minorité : 7.500 dollars. Les *aldermen*, simples membres du conseil, touchent chacun (ils sont 62) une indemnité de 5.000 dollars. Le secrétaire municipal, en même temps secrétaire du conseil des *Aldermen*, émerge pour 12.000 dollars.

* * *

Mais c'est là du travail d'épluchement. A ce compte, l'examen du budget de New-York prendrait vingt colonnes. Bornons-nous aux plus gros exemples, par ordre d'importance :

1° *Le service de la dette publique*. Trente pour cent du budget : 6 milliards, 870 millions, dans lesquels les intérêts proprement dits (dette à court et à long terme) interviennent pour à peu près la moitié, — le surplus représentant des remboursements et des rachats.

2° *L'instruction publique*. Dix-huit pour cent du budget : 3 milliards 750 millions. Toutes les dépenses pour l'enseignement public primaire, moyen, moyen du degré supérieur et normal, les écoles du soir et les cours de vacances. Dans les dépenses d'instruction proprement dites, l'Etat de New-York intervient pour environ 46 millions de dollars (1 milliard 600 millions).

Nous trouvons parmi les postes de ce budget l'entretien des bibliothèques publiques et le traitement de leur personnel : bibliothèques de Queens, de Brooklyn, et surtout la bibliothèque de New-York qui coûtera, en 1931, 1.638.000 dollars à la ville.

3° *Protection des personnes et des biens*. Quinze et demi pour cent du budget : 3 gros milliards. Cela comprend principalement la police et le service d'incendie.

La police, c'est-à-dire un commissaire en chef (15.000 dollars), 5 commissaires adjoints (9 et 8.000 dollars), 1 secrétaire (8.000 dollars) et un nombre personnel administratif. Dans le cadre actif, 170 capitaines avec des titres et des traitements divers, 647 lieutenants, 1.070 sergents, 750 détectives et 17.253 agents dont le traitement varie de 2 à 3.000 dollars. Ajoutons-y 155 agents féminins. Total pour la police : 62.531.220 dollars.

Le service d'incendie comprend un cadre administratif : commissaire d'incendie (15.000 dollars), des adjoints (8.000 dollars) et de nombreux employés. Puis les porteurs de casques et manieurs de lances : deux capitaines en chef (5.000 dollars), 340 capitaines, 543 lieutenants, et 5.603 sapeurs. Pour l'ensemble du service, matériel compris : 24.361.393 dollars.

4° *Santé et hygiène*. 11 % du budget : 2 milliards 423 millions. Sur ce total de plus de 69 millions de dollars, 5 1/2 millions environ vont à l'administration centrale des départements constituant ces services. Près de 20 millions de dollars pour les hôpitaux, sanatoria et institutions similaires (au nombre de 26). Enfin plus de 38 millions de dollars pour le service de la voirie (4.753 balayeurs, 5.362 conducteurs et chauffeurs de camions, etc...)

5° *Pensions et secours*. Un peu moins de 4 % du budget : 1 milliard.

6° *Justice*. Proportion à peu près semblable : 1 milliard.

En vertu des règles d'organisation judiciaire en vigueur aux États-Unis (et qui ne peuvent en rien être comparées aux nôtres), la ville de New-York possède et paie une cour dite « *City Court of the City of New-York* » composée d'un président (18.000 dollars) et de 17 juges (17.500 dollars); une *Court of special sessions*, comprenant un président (18.000 dollars) et 15 juges (17.500 dollars); un tribunal pour enfants, composé d'un président (18.000 dollars) et de 7 juges (17.500 dollars); les *City Magistrates' Courts* com-

prenant un président (15.000 dollars) et 49 magistrats (12.000 dollars); un tribunal municipal de 60 juges, (12.000 dollars) avec un président (15.000 dollars).

* * *

A la suite de quoi nous arrivons à une série de postes plus modestes, relativement parlant. Considérons comme tels tous ceux qui n'atteignent pas un milliard de nos francs.

Ce sont :

L'entretien de la voirie et des ponts : 13 millions de dollars, 455 millions de francs. Mais cela ne comprend pas l'entretien des parcs. Ces derniers relèvent d'une rubrique spéciale : récréation, sciences et arts, qui comprend en même temps les jardins botaniques et zoologiques, ainsi que les musées. Six millions de dollars pour l'entretien des parcs et avenues : 166.400 journées d'ouvriers à 5 1/2 dollars par jour; 20.380 journées de jardiniers à 6 dollars; 12.554 journées d'élagueurs à 5 dollars, cela rien que pour le district de Manhattan. Je fais grâce du reste...

L'administration du musée d'art métropolitain reviendra à la ville, cette année, à 33 millions environ. Celle du musée d'histoire naturelle à 24 millions. Ajoutez-y le jardin zoologique, l'aquarium et le jardin botanique; le musée central et l'arboretum de Brooklyn; l'institut des sciences et arts de Staten Island. Au total : 2.700.000 dollars.

Et maintenant, pour finir, car je commence à en avoir assez et vous aussi, voici une brassée de chiffres, au hasard :

Pavage des rues (ce qui n'est pas compris dans l'entretien de la voirie) : 7.000.000 dollars; entretien des bâtiments publics : 7.843.000 dollars; exploitation des docks et ferries : 8.466.000 dollars; imprimés et publicité : 1.932.000 dollars; enlèvement de la neige : 400.000 dollars; marchés publics : 776.000 dollars; éclairage public et des bâtiments de la ville : 10.321.000 dollars.

Je m'arrête.

Jusqu'ici j'ai parlé des dépenses. Il faudrait bien faire état des recettes. En deux mois, disons qu'en 1930 la ville de New-York a perçu à titre d'impôts fonciers et contributions personnelles 476 millions de dollars; près de 56 millions de dollars en taxes spéciales (véhicules à moteurs, banques, etc.); près de 28 millions de dollars pour l'eau; en redevances diverses pas loin de 20 millions de dollars; 41 gros millions de dollars de l'Etat de New-York pour les traitements du personnel enseignant; bref, avec le reste, 674 millions de dollars de recettes.

* * *

Pour finir, une brève mention de la dette.

Elle était de 1.968.893.361 dollars au 1^{er} janvier 1930, et de 2.127.845.572 dollars au 1^{er} janvier de cette année. Depuis cinq ans elle croît en moyenne d'un peu plus de 6% annuellement. Elle représente surtout l'extension des services de transport en commun; des constructions scolaires; des constructions d'hôpitaux et de bâtiments publics; le développement du service des eaux.

Ceux qui désireraient à cet égard de plus amples explications peuvent s'adresser à M. Duncan Mc Innes, chef comptable de l'administration municipale de New-York, qui sera certainement aussi flatté qu'étonné de pareille démarche...

CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Le service des Lettres.

Le Belge parle en général fort mal le français, et pour l'instant l'écrit de même. Sa littérature est pauvre. Quand il s'agit d'un livre belge, on a toujours l'impression de lire une traduction. Pour le langage, il n'en va pas beaucoup mieux. Longtemps, cette question fut traitée de secondaire. On paraît enfin s'en occuper sérieusement. Depuis une dizaine d'années, on se répète avec le P. Deharveng : « Corrigeons-nous! ».

L'accent a paru retenir l'attention de tous les humoristes. L'accent flamand surtout, ou l'accent bruxellois en tant qu'influencé par le flamand. Je ne comprends vraiment pas pourquoi. Nous nous sommes faits à un certain accent parisien, typé et fixé au maximum comme tout ce qui est de la langue française. Mais rien ne nous dit que le véritable accent français ait toujours été celui-là. Il a dû évoluer, même depuis le grand siècle. De nos jours, certaines syllabes sont encore matière à litige, que tranche en général l'usage inauguré par la Comédie-Française. C'est ainsi que de très bons diseurs français prononcent le mot *aspect* comme *aspek* et le mois d'*août* par le mois d'*âoute*. En revanche faut-il dire *neuf* pour *neuf* et *sè* pour *sept*, et dans quel cas? C'est un petit débat où il y a une jurisprudence mais pas de lois. C'est qu'au fond, tout là-dedans est jurisprudence et je ne vois pas pourquoi l'accent belge serait moins français que l'accent provençal. Encore dans le belge faut-il distinguer trois nuances, le wallon qui est affreux, le flamand, spécial et le bruxellois, agaçant. Les Wallons qui parlent en général le français beaucoup plus mal que les Flamands, sont sans excuses. Le Liégeois, par exemple, qui se reconnaît triomphalement incapable d'apprendre le flamand, jargonne quelque chose de chantant, de triard et de point désagréable qui, à la simple audition, ressemble à tout sauf à du français. Il n'empêche que sur dix Liégeois affligés de cette originalité, neuf ont l'intime conviction qu'en Belgique, personne ne s'y connaît en langue française aussi bien qu'eux. A Namur, c'est bien pire. La seule ville wallonne où l'on retrouve un français intact est encore Tournai. A priori on ne trouverait guère d'inconvénient à cette diversité de tous. Elle est l'image de notre diversité morale et psychologique. En aucun pays d'Europe la carte des dialectes n'est aussi variée que chez nous, sauf peut-être dans le Grand-Duché et l'Alsace-Lorraine, où en plus de l'allemand et du français, on parle l'alsacien, le luxembourgeois et tous les sabis bâtarde, boiteux et petit-nègres dont notre bruxellois est le type caractéristique. C'est que nous sommes de la grande famille lotharingienne, des pays d'Entre-Deux, des pays mixtes et rien ne nous en détachera, même pas les solutions les plus radicales en apparence. Vingt ans de domination française n'ont pu empêcher un Belge de parler flamand et quinze ans de domination hollandaise n'ont jamais forcé personne à abandonner le français, au contraire. En revanche jamais les Flamands ne parleront exactement comme les Hollandais et réciproquement. Le malheur est qu'au lieu de deux langues de diffusion mondiale comme le français et l'allemand, nous n'avons qu'une langue à ondes larges et une langue à ondes courtes. Qu'on me pardonne ce langage emprunté à la radiodiffusion. Cela fera que les Wallons croiront toujours très bien parler une grande langue alors qu'en réalité ils l'articulent à peine. On imagine nos députés wallons faisant leur entrée au Palais-Bourbon. Depuis M. Delacourte jusqu'à M. Hubin en passant par M. Delattre et M. Branquart, ce serait un fou rire colossal. Il y a bien M. Mathieu et M. Jeunissen qui ont attrapé l'accent de Paris et en conçoivent une joie sans mélange. Pour le coup, ils se croient français. Ils le sont si peu que beaucoup de Flamands authentiques écrivent et parlent une langue beaucoup meilleure que la leur.

Au total, nous avons tous les accents, tant en français qu'en flamand. Nous avons même parfois l'accent français, mais rarement. Encore une fois ce n'est là qu'un mirage inconvenant. Rien ne nous dit que sous Louis XIV on prononçait le *a* long ou le *a* bref, qu'on roulait les *r*, rudement comme les Flamands ou les méridionaux, sourdement comme les Allemands ou délicieusement comme les Russes. Entre les accents français il y a encore des nuances, mais il n'en faut pas conclure que l'accent de Lille par exemple, qui est le plus près du parisien, est aussi le plus français. Quant à l'accent de Roubaix ou de Saint-Omer, il ne vaut pas mieux que le Brugeois. M^{me} de Ségur disait un jour à Mgr de

Merode en plaisantant : « Vous autres, Belges, vous ne parlez ni hollandais, ni français. Vous n'avez pas de langue ». A quoi Merode répondit : « En tout cas, nous avons un accent, et même plusieurs ». Et c'est tant mieux. Le mal ne git point là. Il est ailleurs.

Il est dans ce que nous n'avons pas plus d'égards pour la syntaxe. Passe pour les néologismes et les belgicisms. Faire des mots nouveaux est un jeu dangereux, mais enfin il témoigne d'un souci de la langue, d'une volonté de l'exprimer autrement que le commun, même de s'exprimer avec justesse. Il y a des belgicisms charmants, des rustiques, des précieux, des grandioses. Ce qui est bien pire c'est le mot impropre, la phrase boiteuse, l'épithète caduc, la répétition et enfin la pauvreté. On ne sent guère qu'en Belgique la peine qu'éprouve l'homme à dire avec des mots ce qu'il pense. On dirait que chez nous le principal moyen d'expression celui de la parole, est demeuré dans une espèce d'inconnu, de vague... Un peintre sera généralement peu loquace. C'est que malgré lui la parole ne vaut jamais le pinceau ou le ciseau. Il voit ce qu'il veut dire. Il peine durement à le dire. En Belgique ce cas est fréquent chez des gens qui n'ont jamais tenu un pinceau. Exprimer une pensée leur est une souffrance. On voit que rien n'est spontané dans leur langage. Ni leurs bonnes dans leur enfance, ni leurs parents n'avaient de facilité verbale. Dans la langue française, ils reconnaissent le mot juste de l'autre, mais la découverte du mot juste n'est chez eux qu'une longue patience. S'ils pouvaient ils remplaceraient le mot français par le flamand. Quand Boileau dit que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et que les mots pour le dire arrivent aisément, il écrit pour les Français. Pour les Belges, les mots n'arrivent pas. S'ils pouvaient, ils remplaceraient par un mot flamand le mot français récalcitrant. Mais ils bafouillent le flamand. Les Italiens précèdent la phrase d'un geste. Le Belge parle sans geste. C'est un infirme verbal.

De là cette pauvreté de style, cette lenteur, ces répétitions, cette faiblesse dans la syntaxe. De là surtout ces impropriétés. Ici nous touchons au cœur du problème. Nous n'avons pas le mot propre facile et beaucoup d'entre nous en ont pris leur parti. Faute du mot propre, on prend n'importe lequel, comme on dirait chose ou machin. Pas d'argot. L'argot suppose encore une richesse de mots. Il y a des argots puissants, pléthoriques, lyriques. Des gens fort sérieux et distingués de chez nous banissent de leur langage le mot d'argot mais nullement le mot impropre. Par peur du mot cru ils prennent un synonyme et, ce qui empoisonne une conversation, une périphrase. D'où une lenteur, un enkylosement du langage et, pour finir, un inachèvement. Le P. Deharveng recommandait de faire une statistique des jeunes gens qui achèvent leurs phrases. On n'eût pas été très loin dans l'addition. Puis comme ce serait se singulariser que d'employer le mot rare, on l'abandonne, par pudeur. A ce compte, tous les mots justes deviennent rares. On ne parle jamais qu'avec un même petit répertoire de mots. Je me suis amusé, en voyageant avec de sympathiques étudiants, à compter leurs répétitions sur l'espace d'une heure. Entre Bruges et Gand, certaines locutions revenaient à raison de deux par minute et naturellement presque toujours elles étaient impropres.

Devant cette infirmité, le Belge s'incline. Pour s'éviter une fatigue, il bafouille, colle deux mots là où il n'en faut pas, n'en met pas où il en faudrait, enfin forme des phrases en haillons avec des mots dépareillés. J'aimais cent fois mieux certains Brugesois du vieux temps qui émaillaient leurs propos de locutions flamandes. Ma famille en a compté quelques-uns. Ils tapaient dans le mille des termes de west-flamand et les termes accouraient tout riches de substance lyrique ou cocasse, picturale ou éloquente. C'était un style bilingue, mais juste, mixte mais approprié. Ce n'était pas du français. Encore bien moins du belge, au sens où l'entendent Courouble et Fonson. J'opinerais plutôt pour du lotharingien, une symbiose du germanique et du latin, accouplés mais non confondus, et gardant tous deux leur saveur chaletreuse. Mais le Belge n'est bilingue généralement qu'en bâtard de l'une ou l'autre langue et son style parlé n'est qu'une macédoine. On voit ici des conférenciers et des professeurs, ignorant du flamand, parler en public et à des congrès avec un aplomb incroyable en un jargon unilatère et dépenaillé, sans aucune gêne. Ils parlent mal et ils le savent et ils n'y trouvent aucun motif de rougir. Aucun soin dans la bâtisse de leurs phrases et dans le choix de leurs termes. Dans l'intimité des familles, très souvent on ne fait pas mieux et l'indigence linguistique des enfants n'a d'égale que la paresse des parents à la réprimer.

Est-ce à dire que nos discoureurs publics soient tous cacographes ou cacophonies? Il faut remarquer d'abord que plusieurs hommes d'Etat français remarquables n'ont jamais connu que le style des circulaires et des déclarations ministérielles. M. Millerand, à cet égard, est demeuré célèbre et on se rappelle, quand il logeait à l'Elysée, le malin plaisir qu'éprouvait Maurras à relever ses pataquès. M. Tardieu, en qui on reconnaît un tempérament vigoureux et le goût des lettres, vient d'écrire un livre illisible où il a rassemblé ses principaux discours. C'est une logomachie qui se veut pratique, américaine, moderne, enfin, qui veut donner dans le style réaliste. On a peine à comprendre comment un cerveau aussi solidement équilibré peut donner dans un pareil jargon. Il ne vaut guère mieux que le style de M. Briand qui, au moins, a le mérite de n'en pas avoir.

Ce ne sont là qu'exceptions. La France, comme l'Angleterre, a eu des parlementaires qui étaient de grands lettrés. Nos hommes publics ne sont jamais gens de lettres. Malgré cela, beaucoup parlent très bien. Il reste peu de chose à lire de M. Beernaert, mais on le disait agréable à entendre. M. Woeste n'était pas agréable à entendre, mais son style sort absolument de l'ordinaire et il est permis de se demander si ses philippiques à la *Revue générale* ne sont pas des modèles du genre. Écoutons nos hommes d'Etat d'aujourd'hui. Les nouveaux, sortis de la petite moyenne, parlent sàbir et le bâton de maréchal appartient de ce côté à M. Petitjean. Mais les vieux ont le souci de la bonne langue. Dès ce moment, ils sont sauvés. L'un d'eux arrive même à ne parler qu'un véritable français littéraire et c'est M. Houtart, ministre des Finances. M. Destree et M. Carton de Wiart, M. Janson et M. Jaspas sont aussi d'une très bonne veine, tout comme M. Hyman. Nos mandataires publics ont beaucoup de défauts, mais il faut reconnaître qu'ils savent soigner leur langage, au moins chez les meilleurs d'entre eux. Ceux que j'ai cités, on peut les exhiber à l'étranger. On remarquera leur genre et on retiendra leurs noms.

Nos écrivains, on ne les remarque ni ne les retient et cela pour le motif que j'ai dit. Le premier contact d'un écrivain belge avec un critique français est toujours réfrigérant. C'est que le Parisien éprouve une fatigue insurmontable à lire du belge. Car au fond, dans son esprit, c'est bien cela. Avec nous, il causera volontiers, il nous interrogera, mais il ne nous lira qu'en diagonale, comme un pensus. Nos affaires nationales, il les connaît si peu, parce qu'il ne veut les comprendre que par des conversations. Nos livres sont beaucoup trop fatigants. Même les noms de nos auteurs ne vont pas à sa mémoire et après une tournée en Belgique il retient beaucoup de visages, mais jamais des noms. S'il lui fallait citer quelques livres belges, il serait bien embarrassé. Il en connaît parfois le titre mais jamais le texte. Pour le littéraire, c'est fâcheux. Pour le politique et l'historique, c'est désastreux.

* * *

Voilà qui fait que notre littérature se lit peu à l'étranger. Elle manque de chic, ou pour parler le jargon d'atelier, de vlan ou de chien. Le Belge bâtit un bon roman, mais ce roman n'amusera pas. On ne va pas facilement jusqu'au bout d'un livre belge et c'est probablement ce qui fait que nos livres sérieux sont si peu répandus. Même en Belgique, on n'aime pas les livres belges et il ne faut pas trop le reprocher à notre public. Celui-ci n'est pas si léger ou indifférent qu'on le pense. Il lit bien et beaucoup. Pour avoir quelque peu voyagé, j'ai pu constater que nos élites étaient parmi les plus cultivées de la terre. Je ne dis pas que la tournure d'esprit du Français moyen n'est pas plus amusante, plus fertile en idées générales, plus piquante et rebondissante que la nôtre. Mais nous lisons mieux que les Français en ce que nous apprécions plus sûrement, et, par tempérament, critiquons beaucoup plus. Sans doute la conversation des petites gens de France est plus ouverte que celle des nôtres. Mais le Belge sérieux lit un gros ouvrage d'un bout à l'autre et la mesure à son aune exacte. A ce lecteur exigeant, il faut un livre très bien fait et nous ne le lui donnons presque jamais. Chez nous sévit le fétichisme du livre français et on s'en est plaint combien de fois? Mais c'est pour beaucoup la faute de nos écrivains. Ceux qui veulent plaire se gardent d'aborder le genre sérieux et les plus sérieux croiraient dérocher en cherchant à plaire. Nos historiens, à cet égard, sont d'un optimisme déconcertant. Ils professent pour la foule un mépris superbe, mais en même temps ne tarissent pas sur son ignorance. C'est cependant un peu de leur faute. Ils manquent

Le plan quinquennal peut-il réussir?

La majeure partie de la presse européenne s'occupe du fameux plan quinquennal avec une surprenante apathie. Ceux-ci en font un problème économique; ceux-là un problème social; très peu ont l'air de se douter qu'il est avant tout et par-dessus tout une arme supérieurement combinée pour détruire la civilisation européenne. Chacun de nous devrait, au contraire, s'intéresser de toute son âme à ce problème. Le plan quinquennal peut-il réussir? Pour en juger pertinemment, il faut être allé en Russie et avoir vu sur place ce qui se prépare et ce qui se fait. Question économique pure? Allons donc! C'est l'esprit qui est engagé là dedans. Le secret du bolchévisme se cache dans cette triomphante combinaison, et ses calculs d'ingénieurs recèlent une mystérieuse et implacable malfaisance. J'ai eu moi-même l'occasion d'apprendre là-bas, et principalement dans les prisons, ce qu'il y a dans ce terrible relent de ménagerie où les hommes se mauvent comme des automates. Sans cela, je n'oserais pas donner ma réponse.

Les facteurs de la réussite du fameux plan, il faut les chercher d'abord en Russie, sans doute, mais également en Europe et en Amérique. Commençons par un bref examen et une critique rapide de ceux qui viennent des Russes. Peu importe d'abord, le dilemme: Staline tiendra-t-il, ou non? Ce facteur n'est aucunement décisif. Que Staline cède, et il s'ensuivra une crise — mais elle n'affectera que temporairement la poursuite du plan. Au lieu de cinq ans, il en faudrait, en ce cas, dix. Dans la structure essentielle, le plan ne dépend donc pas de la stabilité du dictateur. Ensuite, il importe d'examiner si, en Russie, on pourra susciter un nombre suffisant de travailleurs formés et spécialisés. Jusqu'ici, on s'est plaint franchement de la notoire incapacité de l'ensemble des ouvriers russes. Enfin, il serait nécessaire d'expliquer psychologiquement le bien-fondé de l'idéologie bolchéviste, qui veut remplacer par un idéal purement matérialiste à base d'avidités sceptiques, l'attente patiente et la passivité mystique qui ont tenu jusqu'ici l'âme russe captive et comme endormie.

Une remarque importante qui s'impose tout d'abord, c'est celle des exigences du paysan socialisé. Il veut, par le fait même, obtenir plus de droits politiques qu'au temps de son isolement. Si la récolte manque, si telle autre catastrophe de cet ordre survient, alors il est redoutable, et tous les calculs sont envahis. Mais ces calculs eux-mêmes, ne sont-ils pas extrêmement aléatoires? On jongle avec des milliards qui ne doivent surgir que dans un avenir lointain. Quelle est, et sera, la valeur de l'argent russe? Incertaine et faible. Cela donne à réfléchir.

Et c'est dans ces conditions que l'on veut mettre sur pied, entre la Baltique et la mer de Chine, une affaire gigantesque qui défie les forces humaines.

Mais la grosse inconnue est relative au sort de l'Eglise russe. Si le bolchévisme contient en soi une religion occulte, alors il trouvera tôt ou tard en Russie même son adversaire principal. Les Soviets l'ont compris dès le début, c'est pourquoi ils ont, sans perdre de temps, été persécuteurs. Toutefois, les massacres perpétrés ayant montré leur stérilité, la persécution s'est faite plus savante et plus implacable. Il est décrété qu'en 1935 les derniers vestiges visibles du christianisme devront avoir été détruits. A cette date, plus de clergé, plus d'église affectée au culte sur tout le territoire de l'U. R. S. S.

Malgré toutes les vexations subies jusqu'ici, malgré d'affreuses tortures qui dépassent, on peut le croire, les ravages des persécutions antiques, soit par le nombre des victimes, soit par l'horreur

de chaleur. Leur prose souffre d'un défaut de sensualité. Encore une fois, les plus vieux axiomes sont ici curieusement démentis. Depuis Buffon, on croit bien dire en répétant que le style c'est l'homme. En Belgique c'est faux. M. Pirenne, par exemple, est cent fois plus intéressant que ses livres. Ses livres sont beaux. Mais M. Pirenne, en plus, est amusant. Sa phrase écrite est un beau déroulement. Sa conversation est un éclatement. On connaît ainsi une infinité d'hommes parfaitement élaborés d'esprit, mais qui mettent une pudeur bizarre à le masquer dans leurs écrits. A lire un bon écrivain belge, on dirait qu'il ne s'amuse pas à écrire. Il n'a pas envie d'écrire. Cela ne le repose pas. De là ce style petit bourgeois qui sert, chez nous, à exprimer les pensées les plus hardies.

Auteurs faciles sans intérêt. Auteurs intéressants sans facilité. C'est presque tout le bilan de la littérature belge actuelle. Je reconnais qu'on a fait d'immenses progrès dans le sens de la correction. On se soigne. C'est déjà beaucoup. Parfois même on rencontre un puriste, dont la phrase a fait toilette. C'est presque toujours un jeune, car les aînés, même les plus brillamment abondants, manquent de scrupule, à cet égard. En effet le style d'un auteur belge peut être nombreux. Ce ne sont pas les épithètes qui manquent à la génération de la jeune Belgique. Mais un certain débraillé préside à leur distribution. Les jeunes, de leur côté, réagissent et il faut leur en savoir gré car, sauf une ou deux brillantes exceptions, ce ne sont pas leurs professeurs de collège qui leur en ont donné le goût.

C'est ce dernier problème qui se pose au terme de cette enquête. Pourquoi l'humaniste de chez nous n'écrit-il pas en humaniste? Le niveau de nos collégiens et étudiants est largement égal à ceux des autres pays. Le jardin des racines grecques est aussi familier à nos rhétoriciens qu'à ceux de France. Leurs maîtres sont gens de goût, curieux de ce qui se publie et bons juges en belles lettres. Autant et plus que leurs élèves, ils sont incapables d'écrire et de parler. Mes derniers professeurs de collège, bons lettrés tous les deux, et bourrés de science, ne parlaient sans fautes ni le français ni le flamand. Encore les mots leur venaient-ils douloureusement, après une longue mastication, comme c'est le cas pour tant de Belges. Ceci prouve que de la bonne science ne suffit pas à faire du bon langage et je sais des Wallons, docteurs en beaucoup de choses, affligés de la même infirmité. On dirait toujours qu'ils ont dû apprendre à écrire le français sur le tard, quand leur mère et leur bonne ne les avaient instruits qu'en une autre langue.

* * *

Est-ce un mal nécessaire aux pays de confluent? Je pose la question mais sans la résoudre? Il est certain que depuis Bâle jusque Ostende, une chaîne ininterrompue s'échelonne de dialectes bâtarde, depuis le luxembourgeois jusqu'au west-flamand qui, lui-même contient déjà tant de variétés, en passant par le lorrain, le wallon et le marolien. Le français de caserne est en Belgique quelque chose d'inénarrable, surtout dans la cavalerie où les termes d'équitation et d'évolutions à cheval sont répétés avec des variantes impayables. Par-dessus ces langues mineures règnent deux grandes langues, dont une exerce un prestige extraordinaire, au point de créer une francophilie postiche, maladroite et bêtante. Mais l'amusant est que cette francophilie réussit le mieux chez des copistes qui, à Paris, feraient rire.

Un grand effort a été commencé vers plus de correction. Toute une jeunesse a maintenant le scrupule du mot juste et de la phrase bien faite. Quand j'étais étudiant, plusieurs de mes camarades s'amusaient à relever les négligences et les fautes de leurs aînés littéraires. Nous étions terriblement sévères aux phrases boiteuses, aux belgicisms et à toutes ces facilités que s'accordaient les écrivains d'avant nous. Je ne dis pas qu'aujourd'hui nous sommes beaucoup plus forts qu'eux, au contraire. Mais nous sommes infiniment plus scrupuleux et c'est déjà quelque chose.

CHARLES D'YDEWALLE.

des traitements, l'Église russe a fait figure, dans son ensemble, d'une glorieuse phalange de martyrs. Sera-t-elle détruite par la force? C'est improbable, c'est même impossible à admettre. Mais tout prouve, au contraire, que son esprit se purifiera, se fortifiera au milieu des tourments. Est-ce à dire que l'opposition religieuse tiendra en échec — à bref délai — l'esprit même du plan quinquennal?...

* * *

Les facteurs étrangers à la Russie, qu'en dirons-nous? Soulignons un seul point — il est capital. L'avenir du bolchévisme dépend de l'aide que l'Occident lui donnera. Sans nos ingénieurs, sans nos architectes, il est compromis. Jusqu'à présent, nous lui en avons donné beaucoup, et c'est cela qui a rendu possible tout ce qui est réalisé. Autant que de nos intellectuels, la réussite dépend de notre argent. Soutiendrons-nous financièrement cette œuvre ennemie? Pour maintenir l'ordre dans ses finances, l'U. R. S. S. doit se livrer à de formidables exportations. Elle le fait certes, mais elle le fait à des prix dérisoires, à des prix qui ne couvrent pas les frais de main-d'œuvre et pas toujours ceux du transport. Cela montre à quel point elle aspire à faire des échanges avec nous et à drainer par là même notre or.

Le marché mondial est envahi par l'apport russe. S'il le rejetait résolument, alors le plan quinquennal serait en péril mortel. Or, il est trop clair que malgré nos dénégations et nos angoisses affectées, nous avons de tous côtés aidé puissamment à la réalisation du plan en Russie même. Réfléchissons-nous que tant qu'existera le bolchévisme avec ses théories radicales, l'économie actuelle de notre civilisation n'aura pas de chances réelles de se relever? Arnold Rechberg ne cesse de le répéter : les bolchévistes entretiennent systématiquement un désordre foncier dans nos marchés. Ils fomentent la révolution en Chine, dans les Indes, en Indochine, en Égypte, dressant partout les indigènes contre l'Européen ploutocrate et nationaliste.

L'appareil de notre organisation capitaliste a été monté lorsque le monde entier constituait un marché ouvert. Est-il possible de le conserver après la sécession de la Russie et de ses puissantes dépendances? Est-il possible, également, de continuer des relations économiques qui supposeraient la confiance, lorsque c'est la défiance qui dresse nos États les uns contre les autres et leur suscite des barrières morales encore plus gênantes que les barrières douanières? Tant que nos États n'auront pas compris que la fin générale de leur politique est de sauver la civilisation européenne, quelle garantie aurons-nous? Les déclarations ne manquent pas, mais ce sont des protestations d'amour platonique. Reste le Vatican. C'est la seule puissance à laquelle le Kremlin condescend à déclarer une guerre ouverte. Le Vatican travaille contre le bolchévisme avec toutes les ressources morales et religieuses dont il dispose. On ne peut entrevoir, cependant, le jour où son action pénétrera suffisamment dans les sphères politiques et économiques pour influencer directement le cours des événements.

La conclusion de tout ceci ne semble pas pouvoir être optimiste. La froide réflexion nous dit que le collectivisme bolchéviste aura son triomphe, très probablement. Que ce sombre pronostic se réalise et nous verrons la ruine totale du système capitaliste sur lequel s'appuie notre Occident, système déjà menacé et miné par tant de crises redoutables.

Dans ce cas, le titanique Empire russe exercera une domination incontestée. Et alors, la civilisation actuelle se brisera et le christianisme traqué devra descendre, comme jadis, au plus profond des catacombes.

FRIEDRICH MUCKERMANN, S. J.

Nabuchodonosor

A propos d'un livre récent

Les très inutiles bandes publicitaires censées proclamer *urbi et orbi* les mérites — réels ou supposés — des livres qui viennent de paraître sont rarement rédigées de façon heureuse, convenons-en; celle qui prétend résumer en quatre ou cinq lignes l'ouvrage de M^{me} Tabouis *Nabuchodonosor ou le Triomphe de Babylone* (1), est tout particulièrement peu satisfaisante.

A l'en croire, dans cet ouvrage le monarque babylonien sortirait pour la première fois de la légende pour entrer dans l'histoire! Rien de plus ridiculement inexact. Le fils et successeur de Nabopolassar n'a absolument rien d'un personnage même à moitié mythique. Inconnu de la majorité des historiens grecs de l'antiquité (Hérodote, Diodore de Sicile, Ctésias), à ce point qu'au XVIII^e siècle, d'aucuns avaient affecté de mettre en doute son existence même, Nabuchodonosor paraît en revanche dans maints livres de l'Ancien Testament. Son nom est constamment dans la bouche de Jérémie et d'Ezéchiel. Le quatrième *Livre des Rois* qui nous le montre détruisant Jérusalem et le Temple n'a certes rien de « légendaire ». On peut discuter au sujet de certains épisodes, se refuser à les admettre dans la forme qu'ils ont revêtue dans ses pages; on peut renoncer, de guerre lasse, à concilier quelques-unes de ses dates (un très petit nombre) avec celles de la chronologie assyrienne : il n'en est pas moins très historique. Et Nabuchodonosor en particulier y fait nettement figure d'un personnage appartenant à l'histoire la plus authentique. Les inscriptions de ce monarque, à peu près muettes (pas complètement toutefois) sur ses conquêtes et ses victoires, nous ont d'autre part révélé un autre de ses aspects sur lequel l'Ancien Testament avait gardé le silence : il a été un constructeur émérite et nous narre tout au long ce qu'il a réalisé dans ce domaine avec une évidente et, somme toute, une légitime satisfaction. Décidément, rien de légendaire dans tout cela, et l'auteur de la bande publicitaire du livre de M^{me} Tabouis aura été plus mal inspiré encore que la majorité de ses confrères. Ne nous indignons pas trop du reste; il est bien difficile de prendre cette « branche » là au sérieux...

* * *

Nabuchodonosor lui-même ne saurait donc être qualifié à aucun titre de personnage tenant de la légende plus que de l'histoire; le déchiffrement des inscriptions cunéiformes livrées par la pioche de l'archéologue à la sagacité des Champollion de l'assyriologie n'en tient pas moins du prodige. Et ce prodige a été le prélude d'une véritable résurrection : il nous a rendu l'Assyrie des Assournatsir-pal (IX^e siècle), des Sargon (722-705), des Sennachérib (705-681) et des Assourbani-pal (667-626), la Chaldée des Mérodach-Baladan (2), l'infatigable lutteur qui, si longtemps, tint tête à Sargon et à Sennachérib, des Nabuchodonosor (605-562) et des Nabou-nahid (556-538), que Cyrus renversa, avec leurs dieux et leurs croyances religieuses, leurs us et coutumes, leurs arts et leurs embryons de sciences, leur vie commerciale et industrielle, leurs interminables guerres enfin, qui ne nous sont connues, du reste, la plupart du temps, que par des comptes rendus unilatéraux, ampoulés et pleins de vantardise : désavantage sérieux (3)...

Des souverains batailleurs brutaux, implacables, atrocement cruels, mais patriotes à leur façon, préoccupés surtout de maintenir, envers et contre tous, le prestige et la puissance d'« Assour », ont été tirés de leurs tombeaux par le génie et l'ingéniosité des Groteend, des Rawlinson, des Oppert, des Pinches, des Schrader, des Winckler, des Homme, des Sayce, des PP. Scheil et Dhorme,

(1) Payot, Paris.

(2) Il figure dans le IV^e *Livre des Rois* et chez Isaïe comme ayant envoyé une ambassade au roi Ezéchias de Juda.(3) Exceptionnellement cependant nous sommes à même de contrôler la véracité des bulletins de victoires assyriens. Et alors ce sont parfois des surprises : la bataille de Haloulé, par exemple (689), représentée par Sennachérib comme une victoire assyrienne sur les armées babylonienne et élamite coalisées, se trouve avoir été, à en croire la *Chronique babylonienne*, découverte il y a une cinquantaine d'années, une défaite niivite! Les annales du même Sennachérib sont muettes sur le désastre qui paraît avoir mis fin à sa campagne palestinienne de l'an 701, désastre dont parlent I aie et le IV^e *Livre des Rois*.

de tant d'autres encore; et de quelques-uns de ces rois vieux de vingt-cinq, de trente, de beaucoup plus de siècles encore (1), on peut dire sans exagération aucune qu'ils nous sont aussi bien connus que maints personnages médiévaux. Leurs silhouettes revêtues à nouveau de chair et de sang, grâce à la merveilleuse perspicacité des hommes d'élite qui ont su arracher leurs secrets aux tablettes cunéiformes, sont venues remplacer avantageusement les Ninus, les Sémiramis, les Ninyas et les Sardanapale enfantés par la fantaisie sans bornes des soi-disant historiens grecs. L'histoire des sciences nous offre nombre de chapitres émouvants: il en est peu de plus « prenants » que celui qui nous narre les phases successives de la surprenante résurrection chaldéo-assyrienne succédant à des milliers d'années de Nirana.

* * *

Pour populariser cette résurrection — trop peu connue — dans le « grand public » français, le livre de M^{me} Tabouis peut faire beaucoup. Le style en est riche, vivant, imagé, pittoresque. Aucune sécheresse. La documentation s'est réfugiée dans les innombrables notes au bas des pages: dans ces notes, c'est la réalité sobre, prosaïque, concrète, qu'elle prenne la forme d'un renvoi à tel ou tel ouvrage, ou qu'elle contienne des précisions géographiques, historiques ou autres; dans le texte, c'est le récit qui coule avec ampleur, récit qui prend parfois les allures d'un véritable roman dans lequel le très réel talent littéraire de l'auteur, sa fertile — très fertile — imagination aussi, se donnent libre carrière.

« Roman », venons-nous d'écrire. Ce terme est-il bien exact? Peut-être bien que non. Mais M^{me} Tabouis ne nous en voudra sûrement pas si nous avouons franchement que son livre n'est pas non plus une « Histoire ». C'est plutôt une succession de tableaux qui se déroule devant nous, nous montrant les divers aspects de la Babylonie de ce temps-là (première moitié du VI^e siècle avant notre ère), Babylonie tant religieuse et royale, que commerciale et populaire; et dans ce film prodigieux aux aveuglantes couleurs, les divers épisodes de la vie du héros ne sont pour ainsi dire qu'incrustés.

Premier tableau de ce livre très personnel et d'une vaste érudition: l'incendie de Ninive en 612 (date longtemps débattue et enfin déterminée à l'aide d'un fragment de chronique du roi babylonien Nabopolassar qui, allié des Mèdes et des Scythes, détruisit de fond en comble l'altière cité). Les inscriptions, si elles enregistrent sa chute, sont muettes, nous dit M^{me} Tabouis, sur l'incendie; mais impossible de douter de la réalité de ce dernier, et dès lors l'auteur nous le dépeint avec son talent habituel.

Seul Nabuchodonosor, chef des armées babyloniennes, est monté au palais royal, amas de cendres noires qui fument encore. M^{me} Tabouis le voit, environné de poussière brûlante et attisant les flammes du bout de sa sandale. « Il s'enivre du spectacle de la ville orgueilleuse qui s'anéantit à ses pieds, tandis que devant lui les ziggourats, tours immenses, sanctuaires des dieux assyriens, s'écroulent avec un fracas de tonnerre, ensevelissant devant leurs portes saintes les cadavres éventrés des prêtres.

« Un vent brûlant l'environne de poussières et de cendres. Dominant l'accablement que font peser sur ses épaules les fatigues de la campagne, il sent que sa force est intacte pour d'autres conquêtes... Immobile, un sourire ambigu sur ses lèvres, il darde ses yeux noirs sur les soldats mèdes... Des corbeaux attirés par l'immense charnier qu'est Ninive, tracent dans le ciel rose leurs cercles funèbres. »

* * *

Nous voici en 605. Un Pharaon énergique Néchao (2) (Néku II) tente de tenir tête à l'empire babylonien qui s'est adjugé le sud-ouest de l'empire assyrien abattu; il a taillé en pièces et tué à Mageddo Josias, roi de Juda, petit-fils d'Ezéchias, qui avait inutilement essayé de lui barrer la route et est parvenu jusqu'à Car-

(1) Hammourabi, roi de Babylone, identique peut-être à l'Amrphel, roi de Sennaar, de la Genèse (chap. XIV) florissait vers l'an 1900. Naramsin, petit-fils de Sargon dit l'Ancien, aurait régné, d'après une inscription de Nabou-nahid, vers l'an 3750; beaucoup d'archéologues préfèrent cependant amputer cette date d'un millier d'années.

(2) M^{me} Tabouis ne paraît pas mettre en doute l'exactitude du récit d'Hérodote au sujet du voyage de navigateurs phéniciens autour de l'Afrique par ordre de ce roi. D'autres auteurs font preuve de plus de scepticisme.

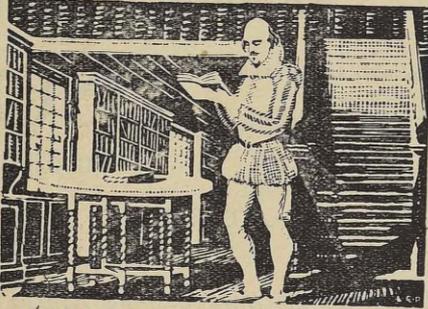
chémis sur l'Euphrate. Il y succombe plusieurs années plus tard contre une armée babylonienne que commande Nabuchodonosor. Les Egyptiens refluent vers le Delta et Nabuchodonosor vient mettre le siège devant Péluse, clé de la Basse-Egypte. Soudain un courrier arrivé de Babylone à bride abattue vient arrêter devant le prince commandant en chef son char attelé d'un cheval écuman: il apporte à Nabuchodonosor la nouvelle de la mort de Nabopolassar. Devenu roi, le vainqueur de Néchao conclut avec ce dernier un armistice et revient dans sa capitale en toute hâte. Son jeune frère n'aurait-il pas tenté, profitant de son absence, de s'emparer du trône? Nous suivons sa course à travers les sables fauves, nous voyons le pays qui change et le prince qui rêve. Car M^{me} Tabouis lit dans ses pensées comme dans un livre et en un beau langage déroule devant nous, tout au long, les projets politiques et de conquête qu'elle prête généreusement à son héros. Cependant que « à l'extrémité du timon d'or, un lion symbolique semble vouloir happer l'horizon de sa gueule grande ouverte; sur les flancs du char, dans les carquois de cuir ouvragé, les flèches tintent, et, au-dessus de la tête royale, oscillant avec les cahots de la brise, un parasol brodé d'or et tenu par Aspenaz, le fidèle eunuque, dont l'histoire a gardé le nom.

« Nabuchodonosor fait encore accélérer l'allure de ses chevaux: le désert comme une fantasmagorie déroule sous un ciel mort l'infini de ses horizons vides. L'ivresse de ces solitudes le fait frissonner: il voudrait courir plus vite encore, plus loin dans l'attirante immensité; ses rêves ne le précèdent-ils pas? Le resplendissement du soleil est à son comble, les lointains plats tremblent de chaleur, comme des envolées de sable, de petites gazelles peuplent soudain les solitudes de leur course fantomatique. Nabuchodonosor s'enfoncé toujours plus avant dans cet inconnu... (1) »

Comte PEROVSKY.

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

W·H·SMITH & SON
BRUXELLES



ENGLISH BOOKSHOP
Vous offre un assortiment le plus complet des
Livres, Journaux, Revues et Périodiques
Anglais ou Américains
par numéro ou par abonnement

SERVICE SPÉCIAL POUR LA PUBLICITÉ
DANS TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

Le plus beau choix de gravures anglaises et françaises
Papeterie anglaise, de luxe et courante. Porte-Plume Réservoir

Rue du Marché-aux-Herbes, 78, Bruxelles
(entre Grand'Place et Galeries St-Hubert)



Tailleur - 1^{er} Ordre

CHERMISES CHAPEAUX
CRAVATES DUBAIX GANTS
COLS TÉLÉPHONE 17.14.16 PARAPLUIES

RUE DUCALE, BRUXELLES

BRASSERIE TIVOLI S. A.

51, RUE PYCK, ANVERS

Brasserie royale d'exportation
Spécialité de bières fines

Diplôme d'honneur à toutes les grandes
expositions

88

PARQUETERIE

François Brausch

3, rue du Bien-Être
BRUXELLES (Scheut) Téléphone 26 72 75

Faites recouvrir vos planchers
par un Parquet Tapis du
système FRANÇOIS BRAUSCH
(Brevet Belge n° 333074)
en chêne de Hongrie sur triplex
à partir de fr. 80.00
Quatre-vingts francs par m²

GARANTIE ABSOLUE

720

Société Industrielle & Commerciale

Téléphones : 328,49-250,05 " ISOLA " S. A. Siège social :
Adr. Télégraph. : « Calfrigo » ANVERS 31, rue Van Beers

AU CAPITAL DE 500.000 FRANCS

ATELIERS A ANVERS ET BRUXELLES

Isolations en tous genres contre le rayonnement de la chaleur et du froid

SPÉCIALITÉS : Constructions d'armoires frigorifiques en bois et maçonnées, pour Boucheries, Laiteries, Restaurants, Couvents, Pensionnats, Brasseries, etc. pour toutes applications.

Diplôme d'Honneur à l'Exposition d'Anvers 1930

DEVIS ET VISITE GRATUITEMENT SUR DEMANDE